

Frédéric Austerlitz

frederic.austerlitz@gmx.fr

+33 (0) 782 199 778

UN DRAPEAU SOUS LA LANGUE

Prologue

Accroupi en tailleur devant la fontaine, l'encens qui traîne dans l'air, il tripote la bande blanche serrée sur son front. Doigts fins, gestes lents. Il palpe la gaze, cherche les mèches de cheveux qui dépassent, collées, humides. Un infirmier, arabe, referme la plaie. La balle a juste entaillé, peau, muscle, pas l'os. Mais c'est moche. Ça saigne, ça poisse. L'infirmier coud, sans anesthésie, aiguille de tapissier, fil rêche. Il serre les dents, pas un cri. Quand c'est fini, l'autre balance un jet d'alcool, ça brûle, ça pique, il cligne des yeux.

— T'as quel âge, gamin ?

— Onze. Presque douze.

— Et tu t'appelles ?

— Mohamed. Mohamed Boumaza.

L'infirmier siffle, tape la joue, doigts durs, sourire en coin.

— Un vrai petit soldat, celui-là.

Le type qui l'a ramassé reste là, sans bouger, pendant qu'on recoud. Grand, sec, presque adulte. Hussein, il a dit s'appeler.

Derrière, Abdel, plus jeune, plus discret. Les deux veulent le ramener à Sétif, en train. Il dit oui, il n'a pas mieux. La ville dehors, bruyante, sale. La nuit qui tombe, la fatigue dans les jambes.

~

Mohamed se glisse dans un compartiment vide, planqué derrière la banquette. Il attend, surveille. Le contrôleur passe, pas un bruit. Plus tard, il file aux chiottes, verrou tourné, cœur qui cogne. Il retient son souffle, écoute les pas dans le couloir, et attend que ça passe.

Quelques jours auparavant, un client du patron avait lâché des trucs sur Alger, sur le 1er mai. Des histoires qui traînaient, des rumeurs qui s'amplifiaient.

Ce matin, c'était la foule. Il se fondait dedans, bousculé, paumé. Il gueulait pour se faire entendre du gamin à côté de lui, celui qui tient le drapeau.

— CC'est quoi ton nom ?

— Aïssa !

Le même avait répondu sans tourner la tête. Devant le Café de France, ça bloquait, on se marchait dessus. Quatre flics plantés

au milieu de la rue, bras croisés, visages fermés. Des Européens, furax, pointaient le drapeau vert et blanc, ça les rendait fous. Ils étaient allés voir les flics. Ils montraient du doigt une banderole : *Algérie libre*. L'air s'électrisait, la tension montait, ça sentait la poudre.

1.

Kitty.

— Kitty... Et vous ?

— Tourneur.

— Pas de prénom ?

— Malcolm.

~

J'ai quitté mon pays quand les Allemands ont débarqué, quand Varsovie a pris les premières bombes. À La Ciotat, j'ai atterri dans un camp de réfugiés juifs venus de l'Est. Aide-soignante, sur le papier. En vrai, je suis surtout là pour ramener l'argent que les Polonais d'Amérique ont envoyé. De Tourneur, je n'ai jamais rien lu de lui. Pas une ligne.

~

Arrivée à Calais. Paris, le train, une journée pour souffler, reprendre mes esprits après la traversée. Le lendemain, direction Marseille. Une nuit à l'hôtel, matelas dur, odeur de poussière. Puis La Ciotat, enfin. Le camp, organisé au cordeau par le

Palmach. Les rescapés de l'holocauste, pris en charge, triés, surveillés. À l'entrée, un jeune, Zeb, m'attend.

— Vous verrez, Kitty. La plupart ici ont moins de vingt-cinq ans. Ça vient de partout, Europe centrale, Pologne, Hongrie, Roumanie... Le yiddish, c'est la langue du camp. Vous le parlez ?

— L'anglais, le français aussi. Un peu de russe, pour dépanner.

— Parfait. Faut que vous sachiez... Vous, vous êtes partie avant les nazis, avant les camps. Vous n'avez pas connu ça.

Je veux répondre, il lève la main, stoppe net.

— Ne le prenez pas mal. On a un dossier sur vous. Comme sur tout le monde qui peut nous filer un coup de main. Et vous avez un point commun avec tous : plus de famille.

On s'assoit sous une tente, près du secteur des gosses, moins de seize ans. Filles, garçons, tous sous la coupe d'un instructeur. Ils apprennent à se battre. Fusils en bois, pierres pour grenades. Les mêmes jouent à la guerre. Au loin, la mer balance, horizon sale, une voile qui passe.

— Vous êtes surprise qu'on leur apprenne la discipline militaire, hein ? Ici, ils doivent savoir se battre. Là où ils vont, ils auront les Anglais et les Arabes en face. Pas le choix.

— Vous croyez qu'ils savent ce qui les attend ? Que c'est ce qu'ils veulent ?

— Personne ici, de trois à quatre-vingt-dix-neuf ans, ne veut autre chose que la Palestine. Personne qui ne veuille pas se battre pour y vivre, pour un État juif. Ils savent les risques. Ils savent qu'il faudra forcer le blocus, survivre après. Venez, faut que je vous montre un truc.

Il m'attrape par le bras, m'emmène vers une baraque en bois. Devant, des jeunes assis en tailleur, l'air de jouer aux cartes.

— Les palmachiks. Ils montent la garde. Personne entre sans autorisation.

On entre. Au centre, une grande table, une dizaine de filles et de garçons s'affairent.

— Nos faussaires. Les meilleurs. Les ghettos, les camps, ça fabrique des pros du faux papier, de la fausse monnaie.

Ils ont dix-huit ans, parfois moins. Au fond, un chandelier à sept branches, les bougies usées.

— Ils bossent huit, dix heures par jour. On a besoin de faux papiers, de fausse monnaie, pour ceux qui partiront en Palestine. Ils sont volontaires, vous savez. On n'a pas le choix.

— Je vous crois.

On ressort. Zeb veut me montrer le camp. Installations sportives, école, tout tourne autour d'un seul but : la Palestine.

— Votre rôle, Kitty, ce sera d'aider le docteur Yakov. Un miraculé d'Auschwitz. Il connaît la psychologie, ça aide ici. Beaucoup de gamins, de jeunes, sont cassés, la guerre les a broyés. Yakov fait des miracles.

— Et vous, Zeb ? Vous venez d'où ?

— De Palestine. Mes parents étaient russes. Ils ont les pogroms dans les années vingt. En Palestine, ils ont tout recommencé. Prof de musique, danseuse, ils sont devenus paysans. Des cailloux, ils ont fait pousser un paradis. Je suis un sabra, né là-bas.

On arrive à l'infirmerie.

— Tiens, justement, voilà le docteur Yakov.

Zeb.

À l'infirmerie, Yakov soigne un jeune gars, otite carabinée.
Kitty l'aide, ça fait deux semaines qu'elle est là. J'entre.

— Kitty, faut que je vous parle. Si Yakov est d'accord, bien sûr.

— Pas de souci, Zeb. On a fini avec ce garçon. Allez, Kitty, suivez-le... Mais attention ! On m'a dit que c'est un vrai cœur d'artichaut.

On sort, on marche dans les allées. Je lui explique. La responsable sanitaire du voyage a l'appendicite, ils vont l'opérer.

— J'ai pensé à vous pour la remplacer. Vous avez un passeport américain. Si ça tourne mal, au pire, vous serez expulsée. Mais faut savoir, la traversée, c'est pas une promenade. Depuis que les Anglais ont fermé les portes, l'immigration clandestine, c'est la règle. Tant qu'on est en eaux internationales, pas de souci. Mais près de la Palestine, ça se corse. Faudra faire confiance au commandant. Un des vôtres, il connaît le boulot, c'est pas sa première.

Kitty écoute, silencieuse. On croise des gosses qui courent, deux vieilles qui s'engueulent, un gamin traîne un chien pelé, un autre sifflote. Un homme sort d'une tente, toque de fourrure,

deux types derrière, phylactères au bras. Des ados filent vers les douches en se chamaillant. Un vieux, costume sombre, fouille la poussière à genoux. Un palmachik me salue, un faussaire me fait signe, pas le moment, il laisse tomber.

— Là-bas, l'accueil sera froid. Faudra vous fondre dans la masse. Nos gens vous aideront. Après, c'est vous qui voyez. Retour aux States, ici, ou rester là-bas. On a besoin de gens comme vous. Mais pour l'instant, il me faut savoir si vous partez ou pas...

Je désigne de large mouvement la baie. Un bateau, silhouette sombre, ancré, se découpe sur le bleu. *L'Étoile de David*. Vieille coque achetée pour rien, rafistolée grâce à l'argent des Juifs d'Amérique. On lui demande juste de tenir jusqu'en Palestine. Après, il sera perdu. Le plan, forcer le blocus, profiter du brouillard, échouer le plus près possible d'une plage. Des palmachiks attendront, les Juifs de la région aideront à débarquer.

— Alors ?

— Je dois répondre tout de suite ?

— Oui, Kitty. Pas le temps de réfléchir.

Elle hésite, inspire, me regarde.

— D'accord, Zeb. J'y vais.

— Je m'en doutais. Laissez-moi vous embrasser.

Je pose une bise sur ses joues. La lumière dehors m'arrache les yeux.

— Allez, venez. Je veux vous présenter à quelqu'un. Il arrive de Palestine. Il faut que vous le voyiez avant l'embarquement.

Kitty.

Pour qui regarde de loin, c'est un terrain de sport. En vrai, c'est l'école de la guerre. Un groupe, serré autour d'un type assis en tailleur. Je m'approche. Les jeunes, bouche bée, boivent ses mots. Pas de grands gestes, pas de voix qui porte. Juste une litanie, yiddish, allemand, puis quelques mots d'hébreu. Ça roule, ça chante presque.

— Il leur parle de la Palestine, souffle Zeb à mon oreille. Peu de Juifs y sont allés. Imaginez un chrétien qui revient du paradis pour raconter. Voilà ce qui se passe. Lui, c'est Joab Meyer. On attend qu'il ait fini, je vous le présenterai.

Et une heure plus tard, sous la tente :

— Ah, Zeb !

— Joab ! Je te présente Kitty. Elle prend la place d’Anita sur le bateau.

Joab se lève, s’avance, me serre la main, me détaille de haut en bas. L’espace d’un instant, je me sens pesée, évaluée. Il est trapu, musclé, treillis kaki, longue tignasse blonde dans le dos. Des yeux bleus, visage de gamin. Rien à voir avec l’image du Juif palestinien que j’ai en tête.

— Je vois bien que je vous étonne. Vous vous dites : drôle de Juif, blond aux yeux bleus. Pas vrai ?

— Je suis désolée, je ne voulais pas vous offenser.

— Pas de souci. Moi aussi, je suis sabra. Parents russes, blonds, yeux bleus. Vous voilà rassurée. Je ne bosse pas pour les Anglais, si c’est ce que vous craigniez.

Dans la tente, les mouches tournent, piquent des plongeurs, foncent sur nous. On les chasse d’un geste, agacés. Les fringues collent à la peau, ma chemise trempée, je m’y agrippe en sortant. Un coin, un réchaud, une vieille bouilloire en acier. Par terre, des tapis, des coussins. On s’assoit, on attend la suite.

2.

Sarah/Kitty.

Je réussis à franchir le blocus britannique à bord du navire qui a emmené six cents immigrants de La Ciotat vers la Palestine. Le bateau s'échoue sur un banc de sable, à cent mètres du rivage. Je saute par-dessus bord, l'eau me monte à la taille. Je patauge, avance à la force des bras. La terre ferme enfin. Sur la plage, un groupe de palmachiks m'accueille. Dans l'eau, certains sont à la traîne. Course folle vers la plage, la mer bouillonne autour d'eux. Cris, bousculades. Une rangée de soldats anglais, chiens en laisse, attend sur le sable. Ils ne mouillent pas un orteil. Les premiers à toucher terre se font matraquer, mordre par les chiens. On les jette tête la première dans le sable. Menottes dans le dos, ils rejoignent d'autres Juifs. La plage devient un immense camp de prisonniers, mains enchaînées. Des molosses veillent. Pourtant, cent soixante-trois migrants réussissent à pénétrer en Palestine.

~

Je rencontre Moshé Ben Gazera et Ari Dror. Je me réveille. La tête lourde, une migraine atroce. Je ne sais plus où je suis.

— Un verre d'eau ?

Ari Dror me tend un verre. Derrière sa moustache noire, un sourire.

— Où sommes-nous ?

— À Haïfa. Dans un camp de transit. Les Britanniques veulent nous renvoyer à Chypre.

Je me retourne. Un autre homme répond.

— Je suis citoyenne américaine ! Ils ne peuvent pas me faire ça !

— Vous avez votre passeport ?

Moshé Ben Gazera, à peine dix-huit ans, affiche une cicatrice qui défigure la moitié de son visage, de l'œil droit au menton, en passant par la bouche. Il l'a reçue en lançant un cocktail Molotov sur un blindé britannique.

— Non.

— Alors, direction Chypre...

Il désigne une direction vague d'un geste de la main.

~

Nous sommes enfermés dans une tente, à l'ombre, au nord du camp, près du mur d'enceinte. La nuit, une unité palmachik fait sauter ce mur. Dix hommes pénètrent dans le camp. Deux autres groupes attaquent la porte principale, créant une diversion. Les Anglais tergiversent. Les infiltrés en profitent. Ils ouvrent les tentes, les portes vers la liberté. Les gardes sont neutralisés. Les prisonniers ont quelques minutes pour fuir. Des Britanniques ouvrent le feu. Avec l'aide des habitants juifs de Haïfa, une soixantaine s'échappent. Ari, Moshé et moi sommes parmi eux.

~

L'année suivante, après le kibboutz, je file à Tel-Aviv. Je retrouve le docteur Yakov. Il me propose un poste d'infirmière, services sanitaires de la Haganah. Cette année-là, les Anglais lèvent le camp. Fin du mandat. L'État d'Israël naît, deux mille ans après la chute, l'exil, les Égyptiens, tout ça.

Je tombe sur Joab Meyer, par hasard. C'est lui qui me reconnaît.

— Kitty ! C'est bien vous ?

— Joab ! Ça fait plaisir de vous voir.

— Vous avez réussi à entrer en Israël !

— On dirait que vos fameux services de renseignements ne sont pas si infaillibles... Et puis, je ne suis plus Kitty. Maintenant, c'est Sarah.

— Mon Dieu... Si je m'attendais... Vous avez le temps de boire un verre avec moi, Ket... Sarah ?

Joab.

J'épouse Sarah deux ans après son arrivée à Tel-Aviv. Personne n'est surpris. Les invitations sont simples : *nous vous prions d'assister à l'union de Sarah et Joab Meyer le...* Elles partent deux semaines avant la cérémonie.

Je bosse au Mossad. Poste à responsabilités. Missions à l'étranger, souvent. Je gère l'exfiltration des Juifs, de l'URSS jusqu'à l'Allemagne de l'Est. Sarah, elle, travaille dans les services sanitaires de la Haganah, sous Yakov. Employée civile. Sarah, c'est le nom qu'elle a choisi en arrivant ici. Elle dit qu'elle est une *élue*.

~

1950. Un matin, je propose à Sarah de m'accompagner sur une mission. Ari et Moshé sont de la partie. Objectif : fonder un

kibboutz dans une zone à risques. Sécuriser la région. Yakov vient aussi. Sarah organise l'unité de soin sous ses ordres. On part fin septembre. Une cinquantaine de jeunes, sacs sur le dos, pionniers. Sur place, première urgence : monter une palissade au sud-est, plus une tour de guet. Pour la sécurité. La palissade, c'est la barrière, le rempart. Nos infos disent que les Arabes passent par une ravine, juste derrière la colline. On doit se débrouiller seuls. Semaines de corvées, d'escalade, tout le matos sur le dos. En novembre, trois baraques en bois sont debout. Avant ça, on dort sous des tentes de l'armée. L'infirmier sort de terre en un rien de temps. Yakov et Sarah la montent, la rendent opérationnelle tout de suite. On est prêts. On attend la suite.

Sarah.

Joab quitte le kibboutz à la fin de l'année suivante. Je suis enceinte, deux mois à peine. Il promet de revenir avant la naissance.

— Avec la salle de maternité montée par Yakov, tu es entre de bonnes mains. Il a déjà fait naître une demi-douzaine de gosses, non ?

Je vois dans ses yeux qu'il essaie surtout de s'en persuader lui-même.

Joab.

Je ne rentre pas avant deux ans. Sarah fait une fausse couche au quatrième mois. Elle m'écrit. C'est la seule lettre que je reçois. Je ne réponds pas. Je vis sous un faux nom, dans un pays étranger, hostile. L'Organisation ne peut pas faire suivre le courrier perso de ses agents. Des rumeurs courent. URSS, Amérique latine, Libye. Des bruits lancés pour brouiller les pistes, semer le doute chez nos ennemis. Je suis un homme très recherché. Parfois, les journaux parlent d'opérations secrètes. Jamais de noms. Ou des noms bidons. Personne n'est dupe.

Sarah revient à Tel-Aviv une fois par an. Avec Moshé ou Ari. Ils ont juré de veiller sur elle.

Un soir de janvier, Sarah monte la garde sur la palissade. Un bruit au chemin de ronde.

— Qui va là ? Mot de passe !

— C'est moi, Sarah.

— Mot de passe ou je tire.

— Joab.

Je porte un uniforme neuf de la Haganah. Elle met un instant à comprendre. Puis il avance.

— Joab ! Oh ! Mon Dieu !

Elle dévale, saute dans mes bras. Nous roulont au sol, serrés l'un contre l'autre.

3.

Laurent.

Toute la soirée, on danse. On remue du cul dans une gigue sans fin, la gorge en feu. La chair brûle, on dirait que le sang va déborder. Si on ne sait pas qu'on va crever, on peut danser jusqu'au matin.

On sort du Grand Hôtel de Mostaganem, trempés de sueur. L'air frais nous claque au visage. Je déboutonne ma chemise, j'éponge les aisselles. Jean-François fait pareil. On éclate de rire, un fou rire qui nous secoue, impossible à retenir. On va vers la 4 CV, on parle de la soirée, des filles. Beaucoup d'Italiennes. Ça sent l'ail, l'huile d'olive, l'encens, l'eau bénite. Les bénitiers de l'église, on y pisse le dimanche, on crache dedans le reste du temps.

— Ah, putain de Dieu, la peau de leurs épaules ! lâche Jean-François.

— Comme de la soie trempée dans du lait !

On parle de l'eau de Cologne qu'elles piquent à leurs mères, qu'elles s'arrosent à grandes giclées. Nos rires gras, provocateurs, sonnent comme des grelots dans un sac de jute.

— Voilà ce que je vais leur faire...

Je fais un geste obscène. Jean-François me traite de fanfaron. Je le défie.

— Répète un peu, pour voir...

Il recommence. On se chamaille, deux coqs dans la poussière, les bas de pantalon bouffés par la terre. On a mal partout. Demain, les bleus, ce sera pas du cinéma.

Un peu plus de minuit. 1er novembre 1954. On pense qu'à rentrer, se jeter tout habillés sur le lit, lessivés, vaincus par la nuit.

Jean-François.

On décide de passer par Cassaigne. La route du littoral, en chantier depuis deux semaines. Je conduis, phares à fond. Laurent somnole, la tête lourde. Il ouvre un œil, râle parce qu'on n'est pas encore arrivés.

— J'ai un de ces mal de crâne, mon vieux.

Moi, je me concentre, pas envie de finir dans le fossé.

Laurent émerge, la bouche pâteuse, l'air mauvais. Il sait plus trop où il est. Il a promis à des potes de filer un coup de main pour un déménagement.

— Grouille, bon Dieu, grouille ! qu'il répète.

On approche de la ferme Monsonégo. Un type traîne près de l'embranchement de la CD8. Slip, tricot de corps. Il surgit dans les phares, gesticule comme un fou.

— Le con de sa race ! je balance.

Un Arabe. Même la nuit, tu les reconnais. À l'odeur, disent les mauvaises langues. Au nez, rigolent les autres.

Coup de frein. La bagnole fait une embardée, s'arrête en travers. Je baisse la vitre, sors la tête. L'air est plus frais dehors. Je me passe la main sur la figure. Le type, moitié à poil, beugle en français, puis en arabe. Je regarde Laurent. Le freinage l'a envoyé contre le pare-brise, il se masse le front.

— Putain de Dieu, Jean-François ! Va voir ce qu'il veut, ce cochon-là.

J'ouvre la portière, pose un pied par terre. Pas le temps de mettre le deuxième. Deux coups de feu claquent dans la nuit.

Sensation bizarre, comme du gibier qu'on canarde. L'homme en slip fait demi-tour, file dans les vignes. J'embraie, pas le temps de réfléchir. Je démarre à fond. La 4 CV crie.

Il est une heure moins le quart.

Laurent.

Le vent s'engouffre dans la 4 CV. Le pare-brise, fracassé par les balles. Jean-François, remis, voit que je saigne. Rien de grave, juste du verre dans la peau. J'éponge avec un mouchoir. Ça fait pas mal, c'est la colère qui brûle. Ma mère ! Plombés par des types qu'on ne voit même pas !

— Les salauds !

La bagnole file vers Cassaigne, la gendarmerie. Les flics, d'habitude, on les évite. Là, j'ai hâte d'y être. Quelle histoire de dingue.

— Arrête de bouger, bon sang ! Tu fais que saigner, râle Jean-François.

Il fixe la route, prêt à tout. S'il faut, il foncera dans le tas. Mais honnêtement, on flippe pas tant que ça. Une agression, un

fait divers, rien de plus. Sauf un détail qui gratte : pourquoi tirer sans chercher à nous piquer quoi que ce soit ?

La 4 CV s'arrête à dix mètres de la gendarmerie. Nuit noire, pas une lumière. La lune absente. Je sors, cours jusqu'au portail, frappe comme un fou. Le sang coule sur mon front, j'y vois plus rien, mais je m'en fous, trop excité. Jean-François sonne la cloche. Les phares restent allumés, nos ombres s'étirent sur les murs. Il est 1 h 10, 1er novembre.

— Putain de merde, ouvrez !

Le silence explose. Rafale d'arme automatique, puis d'autres. Je prends une balle dans la tête. Je m'écroule, moi et mon ombre, dans la lumière des phares. Jean-François a le réflexe, il se plaque au sol, cogne le portail avec les talons.

Je suis allongé, immobile. Sensation de tomber dans un puits. Les secondes s'étirent. L'éternité. Je perds connaissance.

Jean-François.

À force de cogner sur le portail, je suis trempé de sueur. Les premières fenêtres s'allument, comme des grains de beauté sur la façade de la prison d'à côté. Aussitôt, les tirs s'arrêtent. Je lève

la tête. Laurent est raide, figé, une peau de banane séchée. J'ose pas bouger, pas lui porter secours. Une minute passe. Je me décide. Je me lève d'un bond, cheville tordue, je file comme je peux vers le village. Je dévale le talus, glisse entre les pins. Un monument aux morts, des maisons plus loin. Je fonce, tête baissée, et je rentre dans Rodriguez. Ouvrier des Ponts et Chaussées, djellaba, fusil bricolé à la main. Il a l'air d'un épouvantail. Le choc, ma mère ! J'ai cru que mon cœur allait lâcher. La vraie pétoche, celle qui te glace. Je veux fuir, mais Rodriguez m'attrape, me calme. Il parle vite, les mots fusent, postillons partout. 1 h 30 du matin. Avec Rodriguez, on va chercher le médecin pour Laurent. Chez le toubib, je craque. Je m'effondre, je pleure tout ce que j'ai.

4.

Larbi.

Le car, vieux machin poussif, brinquebale sur la route. En retard, comme toujours. Respecter un horaire en Algérie ? Foutaises. Le tas de ferraille s'engage dans les gorges de Tighanimine. Petite allure, faut pas brusquer la bête. Le moteur râle, je balance des jurons, ça sort tout seul.

Le chef, un Européen, quand je gueule me lance toujours :

— Larbi ! Si tu continues à jurer, on pourra pas te garder. La purée de vous autres !

C'est comme ça qu'il m'appelle, *Larbi*. Mon prénom, c'est Mohamed, mais pour lui, tous les Arabes s'appellent Mohamed. « Impossible de vous différencier, bordel ! » qu'il dit. Alors il m'a rebaptisé *Larbi*. Je me demande ce qu'il dirait si je l'appelais *Mimile* au lieu de Lucien, le chef. Mais les gros mots, c'est plus fort que moi. Ils jaillissent, pas le temps de les retenir.

Le soleil tape déjà. Bientôt, il va faire cuire la tôle. J'ai pris un œuf frais. À l'arrivée, je le casserai sur le capot brûlant. Il cuira,

ça fera son petit effet. Peut-être que les deux jeunes Européens me fileront un pourboire. Je les ai repérés à l'embarquement. Un instituteur tout frais, et sa femme. Lui, scotché au paysage, le désert qui défile. Elle, débarquée de France il y a une semaine, n'arrête pas de faire des plans sur l'avenir. Elle le saoule avec ses histoires d'apprentissage du français aux gamins arabes. Elle s'évente avec sa revue, incapable de lire, nauséuse, les mouches lui tournent autour. Elle est encore fraîche, un petit air distingué, mais ça va pas durer. Son mari, plus calme, plus réfléchi, un raisonneur, doux, parfois chiant. Il écoute sa femme, sourit, elle lui serre la main. Trois rangs devant, le Caïd Hadj Sadok, notable musulman, la tête qui dodeline, assommé par la chaleur. Le reste du car, des compatriotes, une chèvre, des poules.

Soudain, le car fait un écart, bond de côté. Je lève la main, rassure tout le monde.

— C'est rien ! J'ai juste loupé une vitesse !

Guy (instituteur).

Quatre femmes indigènes chantent. Je les mate depuis un moment. Ma femme fait semblant d'être jalouse, me file un coup de coude dans les côtes.

— Je peux pas te quitter des yeux une minute, tu penses déjà à me tromper !

— Qu'est-ce que tu racontes, chérie ? Tu sais bien que t'es la femme de ma vie.

— On dit ça... Et puis la première berbère venue t'ensorcelle, tu lui tombes dans les bras.

— N'importe quoi...

Je repense à la première fois. Elle était assise à la terrasse d'un café, chaleur à crever. Elle attendait quelqu'un ? Je l'aborde. Je sais même plus ce que j'ai dit, les mots se sont envolés. Elle a levé ses yeux noirs, m'a toisé longtemps...

Ma femme passe la main dans mes cheveux, les ébouriffe. Elle fait mine d'être fâchée. Le car fait une embardée, personne bronche. Encore une manœuvre foireuse du chauffeur. Rien d'anormal.

La femme de Guy.

Milieu de matinée, 1er novembre. Les passagers descendent du car, un à un, mains sur la tête. Le soleil cogne, tout le monde sue. Quelques larmes étouffées. Ceux qui croient prient. Mon mari et moi, on descend parmi les derniers. Guy me souffle d'enlever alliance et collier, de les planquer dans ma culotte. J'ai à peine le temps...

— Ce n'est rien qu'un pillage, qu'il dit.

Des hommes armés, gestes brusques, nous font contourner le car.

Une averse, voilà ce qu'il faudrait pour nous rafraîchir les idées. Comme la première fois, sous un porche, il m'avait embrassée. Dehors, les gens couraient, un type passait, sacoche sur la tête, lunettes embuées, gouttes sur les montures. Des trucs qui restent.

Je m'appuie sur Guy. Mes genoux flanchent. Il me tient. J'ose pas le regarder. Des cris d'animaux, entre aboiement et rire fou. Les poules picorent le bitume, passent entre nos pieds. La chèvre bêle, coincée dans le car, crève de chaud. De la poche du chauffeur, un liquide jaune coule. De l'œuf, sûrement. Une quinzaine d'hommes, foulards sur le visage, gueulent en arabe.

On comprend rien. On avance, suit le mouvement. On nous fait descendre dans un fossé, corps coupés d'un tiers par la terre. On se retrouve près du Caïd Hadj Sadok. Il essaie de raisonner les types, parle de son âge, de son rang, les supplie de pas faire de conneries. Il agite les bras, mains enfoncées dans sa chéchia rouge sang. Son visage se fige, devient masque. Les indigènes écoutent, résignés.

Guy m'a parlé du fatalisme, pour lui c'est une force.

Un coup de crosse sur l'épaule du Caïd. Il vacille, Guy le rattrape. Le Caïd transpire à grosses gouttes, chéchia aplatie, la sueur coule sur ses joues ridées, sa voix supplie encore. Un des bandits monte dans le car, redescend, pousse la chèvre dehors. Elle file, libre, cabriole. Guy comprend que ça tourne mal. Il me tire derrière lui.

— Cache-toi derrière moi.

J'obéis. Du coin de l'œil, je vois la chèvre nous regarder, l'air ahuri, puis elle broute le rien, comme si de rien n'était.

Deux hommes armés s'avancent. Un petit, foulard blanc et rouge, visage caché. L'autre, grand, jambes interminables, avance à grands pas, pressé. Le petit trotte. Il tire le premier.

Le Caïd tombe à genoux, rafale de mitraillette. Cris, appels, panique. Débandade. Le grand s'approche des corps, tire encore, à bout portant. Guy sursaute. La tête de Hadj Sadok éclate.

Malcom Tourneur.

Je descends les marches du Gouvernement Général, trois par trois, comme on s'arrache à une mauvaise habitude. Derrière moi, la porte claque, le soleil tape. Je viens de croiser le général Cherrière, chef de l'armée, le genre d'homme qu'on serre sans jamais le toucher. Rencontre brève, glaciale. L'aide de camp expédie les présentations, voix trop claire pour ce réfectoire de caserne où la chaleur poisse.

— Mon général... Malcolm Tourneur.

Cherrière, raide, sec, la chaleur ne le fait pas fondre. Il a la réputation d'être l'homme du Prince Napoléon, ça fait sourire, mais lui, il y croit dur comme fer. À Alger, il dirige sa petite armée secrète, le *Cœur et la Croix*, nom de roman-feuilleton, mais lui, c'est pas un général de carnaval. Je le sens tout de suite. Austère, tout en angles, Paris compte sur lui pour régler l'Algérie. Il le sait, il veut qu'on le sache.

Sur la place du Forum, je me retourne, jette un œil sur la carcasse du Gouvernement Général. L’entrevue, rien. Cherrière conteste tout, surtout l’idée d’un soulèvement. Il a des gestes brusques, des nerfs à vif. La lumière, blanche, tombe des hautes fenêtres, découpe son profil. Une question de trop, il s’emporte, voix sèche.

— Tourneur, allons, voyons ! On n’est pas chez les fous !

Il assure avoir la main, nommé le 1er août, pas pour amuser la galerie. Pas un mot utile, pas un os à ronger pour mon article. Poignée de main sans chaleur. Il retire son gant, doigts noueux, phalanges hérissées de poils blancs. Cherrière n’aime pas les fouille-merde. Son adjoint, le colonel Thomazo, encore moins. Assis en retrait, il fume, enchaîne les cigarettes. Thomazo, c’est le genre à déranger, physiquement déjà, prothèse sur le nez, pansement qui tient tout. Dans son dos, on l’appelle Nez-de-cuir. Il le sait. L’humour, chez lui, c’est une rumeur. Il commande les territoriaux, Alger, Sahel, Mitidja. Défenseur acharné de la France en Algérie. Certains disent que c’est lui, le vrai patron.

Je rentre à l’hôtel, traîne rue d’Isly. Le ciel, lavis bleu métallique. À Alger depuis le quinze novembre, je rame.

Mission impossible. Chape de plomb. Les autorités jouent l'apaisement, refusent de voir le feu. Hypocrisie angélique. La presse locale, la métropole, tout le monde étouffe le poussin dans l'œuf. Le lendemain de la Toussaint sanglante, Alger Républicain, journal communiste, tape sur les auteurs des attentats, les traite d'inconscients, de corrompus. On demande aux masses d'écraser la rébellion, de serrer la France contre l'Algérie. En lisant ça, je n'y crois pas. À l'époque, j'étais encore en Métropole.

Dans ma chambre, je me sers un whisky. L'anisette, pas encore mon truc. Fils unique, père breton, mère new-yorkaise, enfance américaine, études de journalisme, retour en France par bateau. Correspondant *Associated Press*. Premières semaines en Métropole, je fais le tour, rencontre les collègues, rien d'enthousiasmant. Je m'intéresse à la Palestine. 1947, ça chauffe sous mandat anglais. Je demande à New York de partir enquêter. Arrivé à Tel-Aviv, Je m'installe, vais dans un kibboutz, assiste à la naissance d'Israël, je reste quatre ans. Retour en France, premiers reportages pour l'*A.P.*, un peu de notoriété, des inimitiés pour mon côté pro-sioniste. Mais je suis lancé.

Les murs d'Alger, couverts de slogans.

VIVE LE FLN

MNA

ALGÉRIE ALGÉRIENNE

LA VALISE OU LE CERCUEIL

Deuxième whisky. Ça va mieux. Je m'enfonce dans le fauteuil, j'attends l'heure du déjeuner. Sur la table basse, à côté de ma carte de presse, mon *Leica 1950*, objectif *Summitar 50 mm*, boîtier métal, rayonnant. Acheté après Israël, l'autre est mort dans le Néguev.

Dans le désert, je rencontre les Fauves du Néguev, deviens ami avec Ari Akiba, qui propose de me faire rencontrer Ben Gourion. L'interview, le sommet de ma jeune carrière. Ben Gourion, entouré de Mossad.

Le whisky fait son boulot. Chaleur, calme. Je bascule la tête en arrière.

Séjour en Israël. Je cherche Kitty, la petite Kitty, rencontrée sur le paquebot. C'est elle qui m'a parlé de la Palestine, de son envie d'y vivre. Beaucoup d'arrivants changent de nom,

deviennent plus hébraïques. Je fouille les hôpitaux, les cliniques, rien. Kitty a disparu. Peut-être repartie aux États-Unis. La vie en Israël, c'est pas un cadeau. Incursions arabes, corps mutilés, familles décimées, kibboutzim sauvés par des gamins de vingt ans.

Général Chérrière.

— Faut donner le change à Paris, mon général. Impératif. Le Président du Conseil suivra, j'en suis sûr.

— Tu crois, Thomazo ? Tu penses vraiment que ces civils, Mendès France en tête, lèveraient le petit doigt si l'Algérie basculait ?

— Ils suivront, mon général. Le pays n'a pas digéré Dien Bien Phû. Le 7 mai, c'est encore dans toutes les têtes. Suffit d'agir vite. Frapper fort. Écraser la rébellion avant qu'elle prenne. On a les moyens. Faut pas traîner.

— Et si on bouge, on avoue qu'il y a un soulèvement armé, hein, Thomazo ? C'est ça, le risque.

— Les rumeurs, on y aura droit, mon général. Surtout avec des types comme ce Tourneur dans les parages.

— Tu n’aimes pas les journalistes, Thomazo ?

— Pas une question d’aimer, mon général. Les journalistes, c’est des sangsues. Ils pompent tout. Le sang, l’air. Et plus on tarde, plus ils s’y mettent.

— Peut-être bien que t’as raison...

Malclm Tourneur.

Après le déjeuner, je traîne en ville. Je tombe sur une bande de gamins, la jeunesse d’Alger, qui dévale la pente de la rue Berthezène en patins à roulettes. Ils filent, rient, font des embardées. Je les regarde s’éloigner.

New York, autrefois. Même, mon jeu favori : sauter en patins au-dessus des clodos, ceux qui faisaient la manche sous mes fenêtres. Un jour, j’en percute un de plein fouet, m’étale sur le trottoir. Le clochard éclate de rire, me montre ses moignons à la place des jambes.

— Eh, gamin, c’est toi qui m’as fait ça ?

Et il se marre, plus fort encore.

Je retrouve les patineurs rue Serpaggi, coupure nette avec le boulevard Maréchal Foch. Ils passent sous les escaliers du

Forum. Le bruit des roues, sec, métallique, me rappelle les chasseurs israéliens qui déchiraient le ciel de Palestine. Même vrombissement, même menace. Je pousse la balade, rues Dubief, Duc des Cars. Rien à signaler. Je rebrousse chemin, retourne à l'hôtel. J'attends un appel, important paraît-il. L'après-midi tire en longueur, moite, en suspens.

Général Chérrière.

Pas un jour sans explosion. Sans rafale. Sans qu'un type, une femme, un gosse ne se fasse égorger. Les Européens ? Rien. Ils ne voient pas le danger. Pas pour eux, pensent-ils. Les grandes villes ? Même chose. L'agitation, c'est ailleurs. Loin. Pas leur problème.

Janvier. Les opérations s'enchaînent. Véronique dans le djebel Amar-Khadou, Violette dans les djebels Tizé et Fouchi. Des noms à faire croire à une balade champêtre. Partout, la même rengaine :

— Cherrière, bordel ! Qu'est-ce que vous foutez, bon Dieu ?

Je ne m'inquiète pas pour la suite. Je suis général, commandant en chef. J'ai tout en main, merde. La seule

question, c'est régler l'affaire algérienne, vite, avant que ça pourrisse. La loi de la République s'applique partout. Belle phrase vide. Je m'étonne encore d'y penser.

Les directives tombent de la capitale. Leur point commun ? Elles se bouffent entre elles. Derrière, on sent la panique des politiques. Avant d'obéir, j'attends. Je laisse mariner. Je veux voir si ça tient debout. Nier l'état de guerre en Algérie. Ça, au moins, c'est clair. Pas de guerre dans les départements français. Pas de conflit entre communautés. Ordre absolu.

Je jongle avec ce foutoir. Un vrai merdier. Rassurer Paris, minimiser, toujours. Sur le terrain, contenir les rebelles, les coincer dans une guérilla sans issue. À Alger, personne n'a encore compris l'ampleur du truc. Tous mes services, Thomazo en tête, veillent à ce que ça dure. Pas de panique, surtout. Pas de milices improvisées. Pas de folie collective. On tient la ville, on tient l'illusion.

Malcolm Tourneur.

On me cueille à l'hôtel. Voiture sous le porche. On me bande les yeux, direction la banquette arrière, coincé entre deux types.

On me balade dans Alger, demi-heure à tourner, à zigzaguer, histoire de me perdre. On m'extrait, on me pousse à l'intérieur d'une maison. Quartier arabe, sûrement. L'odeur d'épices, les cris d'animaux. La casbah, pas de doute. On m'installe dans une pièce. On m'enlève le bandeau. J'allume une cigarette, balance l'allumette au sol.

En fin d'année dernière. Un coup de fil, promesse d'une rencontre. Un gros poisson de la rébellion.

Tout ce cirque, c'est le prix à payer pour l'entrevue. Je ne sais rien du type que je vais voir. Ni son nom, ni son grade. On me dit que c'est du lourd. Je tire une dernière taffe. La porte s'ouvre. Un homme entre. Carrure solide, très brun, moustache épaisse. Il s'assoit en face, dans la pénombre, me fixe longtemps. Je soutiens. Il a la dégaine d'un ouvrier, passe inaperçu dehors. Les mains sur la table, noueuses, poilues, doigts torsadés. L'attitude d'un combattant, pas de doute. Il claque des mains. Une fille arrive, pose un plateau de cuivre, verres décorés, théière fumante. Elle s'éclipse. L'homme verse le thé, mousse dorée, odeur de menthe qui colle au nez.

— Je suis Hussein.

Il boit, aspire l'air, je l'imite, verre brûlant entre les doigts.

— La personne que vous devez voir ne va pas tarder. Mais d'abord, parlons un peu...

— Je vous écoute.

Je repose mon verre, pulpe des doigts rougie.

— On vous a choisi parce que vous êtes un peu étranger au conflit. Mère américaine, père français, c'est bien ça ? *Je hoche la tête.* Élevé en France, mais pas le profil du colonialiste pur jus. C'est exact ?

— C'est exact. Mais où voulez-vous en venir ?

— Pas d'impatience. Vous allez comprendre.

Hussein se ressert, pioche une cigarette dans mon paquet, la porte à ses lèvres, tire. Le bout rouge éclaire sa moustache.

— Des américaines... Ça faisait des siècles. Bref. On a lu vos papiers sur les Anglais, les Juifs, la Palestine. Sérieux, pro. Même si vous penchez un peu sioniste. *Je proteste, il lève la main.* Allons, ne niez pas. On s'en fout. L'important, c'est que vous soyez le premier journaliste étranger à vraiment regarder nos affaires.

Il finit sa cigarette en silence. Je le détaille. Trente ans, poli, instruit, le genre à avoir fait des études.

— Vous vous demandez qui je suis, hein, Tourneur ? Je vais vous dire ce qu’il faut savoir. Je suis né ici. Pays colonisé, envahi. Les Français, on les combat. Mais ils m’ont instruit, dans leur grande bêtise. Philosophie, droit, diplôme en poche. Convaincu qu’il fallait l’indépendance. De retour, pas de boulot sauf chez eux. Il fallait rembourser leur générosité. Travailler contre les miens. Singe savant à montrer à l’ONU. J’étais l’alibi des colons.

Il s’arrête, me regarde.

— Vous comprenez ?

— Parfaitement.

Il voit que je m’agace.

— Patience. Il ne va pas tarder. Encore une minute. On ne vous a pas choisi au hasard. Vous êtes l’homme de la situation. On peut vous servir, vous nous servirez aussi.

Je me lève, théâtral.

— Vous n’allez pas me demander de vendre votre salade ?

— Rasseyez-vous. Pas de salade. Vous assaisonneriez à votre goût. On veut juste un journaliste honnête. Quelqu'un qui écrive ce qu'il voit, sans fard, sans mensonge. Un organe de presse qui ne nous appartient pas, indépendant, capable de dire la vérité.

— La vérité... Il y a la vôtre, la leur. Je promets l'objectivité.

— C'est tout ce qu'on demande. Il faut que le monde sache. Ce n'est pas une révolte, c'est une révolution. Une lutte pour l'Indépendance. Les Français veulent étouffer ça. Vous êtes l'homme de la situation, non ?

Son regard me transperce.

— Oui, je crois. Et pour deux raisons. Je suis neutre, et je suis le meilleur journaliste sur le terrain.

Hussein éclate de rire.

— On s'est compris ! Je vais prévenir Abane.

Il sort, ferme la porte. Il me laisse son odeur de tabac... et mon paquet de cigarettes en moins.

~

Une chambre. Tourneur a changé d'hôtel, plus près du quartier arabe, là où ça bouge, là où ça chauffe. Il s'arrête sur le seuil. Tout est retourné. Valises éventrées, linge éparpillé,

papiers jetés partout. La commode, renversée. Ils ont fouillé partout, jusque dans le réservoir à eau des w-c. Rien n'a échappé. Ses notes traînent au sol, éparpillées. Il avance, s'assied sur le sommier. Le matelas, jeté à terre, tripes à l'air, éventré comme une bête. Il allume une cigarette. Tire une longue bouffée. La fenêtre est ouverte, une brise soulève le rideau, léger, presque ironique. Le sommier grince sous son poids. Par terre, entre ses pieds, une feuille à l'envers. Il la retourne. Son nom en en-tête. On a tout lu, tout fouillé. On a voulu lui dire qu'il n'était pas seul. Silence. Juste la ville, dehors, qui continue de gronder.

~

Malcom Tourneur.

Voilà une semaine que je traîne une filature. J'ai coupé tout contact avec le FLN. Je marche dans Alger, je fais mine de rien, je donne le change. L'article envoyé à l'*Associated Press* a fait l'effet d'une grenade. Partout en Europe, ça explose. En France surtout, on découvre enfin l'ampleur du désastre algérien. J'ai écrit ce papier à la suite de ma rencontre avec le haut responsable du FLN.

Après Hussein, un autre est entré. Il s'est assis en face de moi. Très brun, peau claire, presque trop pour un indigène. Il s'est servi un thé tiède. Discussion tendue, tout de suite. Il s'est lancé sur les massacres, Français, musulmans pro-France, tout le monde y passe. Il voulait justifier la violence, la rendre utile, logique. Il a prévenu : ça va continuer, ça va empirer, ça touchera tous les Européens, ici et en métropole. Le FLN a choisi la voie du terrorisme. Pour les colons, une seule issue, *la valise ou le cercueil*. C'est la première fois que cette formule sort d'Algérie. Malaise général, polémique à Paris. On sent la peur qui monte.

L'entretien terminé, l'Arabe m'a donné son nom. Il m'a demandé de le taire. Il voulait que je sache à qui j'avais affaire. Pas un petit agitateur, un vrai chef, Abane Ramdane. Libéré en janvier, passé au maquis depuis.

— Allô, la réception ? Préparez ma note, je pars dans deux heures.

~

Hussein embarque à Marseille. Traversée sans histoires. À bord, Antoine, jeune appelé, transporte des millions pour les

rebelles. Hussein le surveille, discret. Première mission, pas d'erreur. Le Français livre la marchandise, file à sa caserne près de Philippeville. À l'arrivée du bateau, Tourneur, prêt à embarquer dans l'autre sans, reconnaît Keddha sur la passerelle, suivi d'un jeune conscrit. Hussein le voit aussi. Pas un signe.

~

Une heure plus tard, j'embarque à mon tour. Traversée de nuit pour Marseille. La baie déjà dans l'ombre. Je quitte Alger. Toute la nuit, je reste sur le pont, cigarette au bec. Un contact du Gouvernement Général m'a prévenu, je suis sur la liste noire, militaire et police confondus. On me conseille de disparaître, de me faire oublier. J'ai quitté l'hôtel, la chambre retournée. Pas réfléchi, j'ai pris mon billet, direction la métropole. Avant de partir, j'ai loué une boîte postale à la grande poste d'Alger. J'ai filé l'adresse au contact FLN, donné la clé à un autre. Il relèvera le courrier, me transmettra ce qu'il faut.

La mer est d'huile. Le ciel, noir, splendide. Je fume, je regarde l'Algérie s'éloigner. Rien d'autre à faire.

6.

Hussein.

J'ai supervisé l'exécution de plusieurs chefs musulmans de mechtas, des types qui représentaient l'administration française. Pas de sentiment. Ensuite, direction Nador, côté Maroc espagnol. Clandestin. Je réceptionne de l'armement moderne, débarqué du navire Athos. La transaction se passe comme prévu. Deux jours de repos à Gibraltar, histoire de souffler. Je rentre en France par Irun. À la frontière, des communistes m'attendent. Ils m'escortent jusqu'à Paris. Toutes ces précautions, presque inutiles. *Hussein Keddha*, mon nom, n'est pas encore fiché. Mais la police française contrôle tous les Arabes, depuis que l'Algérie s'embrase.

Raison du voyage : activer les réseaux FLN parisiens, ramasser un maximum d'argent. L'Organisation manque de tout. On a mis en place un système. Chaque Algérien en France doit payer. Une part du salaire pour la guerre. Ma mission, recruter des collecteurs, des gars sûrs, les former à nos méthodes. Si

certains refusent de payer, on prévient. Ils insistent ? Un exemple, net, pour la communauté. La première victime, un commerçant du onzième, originaire de la Mitidja, soixante ans. Il refuse de plier, fidèle au Code de la famille. On le retrouve au matin, près des poubelles. Mains, nez, oreilles coupés. Deux balles dans la nuque. Méthode expéditive, message clair. Après ça, plus de difficultés pour les collecteurs. Le système s'étend. L'argent arrive aux chefs du maquis, par des chemins détournés.

À Paris, je loge chez Abdel, ami d'enfance, ancien étudiant en philo. On est liés. Saint-Denis, point de chute pour les militants. Abdel m'accueille à bras ouverts. Je profite de l'étreinte pour jeter un œil à l'appart : tapis, coussins, plateau de cuivre, photos d'Alger partout. Chez lui, c'est la maison. Un tendre, Abdel. Un vrai frère. Il me trouve changé. Plus sec, visage fermé, les traits tirés, une lueur dure dans les yeux.

— D'un agneau, on a fait un tigre, ma parole !

— La clandestinité n'a jamais fait de pachas, Abdel.

— Je sais. Mais à ce rythme, tu vas tomber malade.

— Laisse ça. Parle-moi de toi, des amis, de la situation ici.

Abdel se plaint. Marre de rester à Paris, loin de l'action. Il fait le point. En France, la prise de conscience est lente. Les attentats, les meurtres, la presse, l'article paru dans un grand journal étranger, tout ça commence à réveiller l'opinion. Les mères françaises ne veulent pas envoyer leurs fils pour un département dont elles ignorent tout. Abdel pense qu'il faut continuer, même intensifier la violence. Un mal nécessaire.

— Tu as raison, Abdel. Nos chefs l'ont compris. Il faut terroriser pour vaincre. Plus on tuera d'Européens, plus l'opinion bougera.

En France aussi, ça bouge. Messali Hadj, toujours en résidence surveillée à Belle-Île, mais des rumeurs disent qu'il sera libéré. À Alger, tensions. Deux camps, ceux de la lutte armée, ceux qui croient à la négociation. Les seconds font le jeu de l'ennemi. Nos chefs sont décidés à les éliminer, d'une façon ou d'une autre.

— Viens, Hussein, on va manger. Tu ne connais pas Aïcha, elle va bientôt rentrer...

— Alors, tu t'es mis en ménage ?

— On peut dire ça. Tu verras, c'est une fille sensationnelle.

Le gouvernement Edgar Faure vient d'être investi. Quelques jours avant, Soustelle débarque à Alger, prend la place de Gouverneur Général.

En France, je revois quelques anciens de la fac. Pas que je sois sentimental, loin de là. Fils et filles de riches Algériens restés à Paris, planqués, jobs confortables. Une sorte de jet set maghrébine. Ils font tout pour se fondre dans le décor occidental. Je raconte mon parcours, j'oublie de préciser mon ralliement aux rebelles. Je parle d'Algérie algérienne. Beaucoup me prennent pour un doux dingue.

— Comment, toi, aussi intelligent, tu ne vois pas tout ce que la France peut t'apporter ?

Pour eux, la France, c'est le jackpot. Statut, fric, confort. Aucun gouvernement algérien, jamais, ne leur offrirait ça. Voilà leur credo. Les filles, look européen, maquillées, jupes courtes, voix hautes. Égales des hommes, quand ces derniers ne pensent qu'à la belle vie, l'argent, les plaisirs faciles. Un jour, trop, je craque. Dégoût.

— Dites ce que vous voulez, chantez les louanges des colonialistes, des occidentaux. Ici, vous resterez toujours des Arabes, au mieux. Au pire : des melons !

— Hussein, t'exagère ! protestent les filles, vexées.

On me range direct chez les extrémistes, les utopistes. Fin de la discussion.

7.

Sarah.

Moshé Ben Gazera, Ari Dror et moi, on dévale la pente. Les ronces nous griffent, les branches fouettent les visages. On s'en fout, on fonce.

~

Les épines labourent la peau de Sarah, bras, mains, visage. Les ronces, chevaux de frise plantés par un ennemi invisible, barrent la route, déchirent la chair. Sarah, juste en chemise, pas le temps de s'habiller, pas d'arme non plus. Ari, devant, trébuche, jure dans sa barbe, continue sans un regard pour la boue. Moshé a déjà dix mètres d'avance. Sarah manque de

culbuter Ari, passe presque par-dessus. Un animal file sur sa droite, apeuré. Elle ne sait pas qui tremble le plus, la bête ou elle. Ari, Moshé, Sarah, tous glissent tous les dix mètres, s'accrochent aux arbustes, se doublent, se rattrapent, la pente les avale.

~

Le bruit des armes automatiques s'éloigne, s'étouffe à mesure qu'on descend. Ari lève la main, arrêt net. On tourne tous la tête vers le sommet, réflexe. Nuit noire. Lune rousse, halo saumon, éclaire à peine les ombres. Les étoiles vacillent, vertige, je m'affaïsse, mains à plat sur la terre humide. La rosée traverse mon pantalon. Le silence nous tombe dessus, pesant, pas rassurant. On guette le moindre bruit, mais l'absence de bruit, c'est pire. Là-haut, à trois cents mètres, le kibboutz. Quatre ans qu'on vit là, en communauté. Avant-poste, limite du territoire. Soixante pionniers. Mission, tenir la frontière trans-jordanienne, poser les bases d'une défense active.

— Faut qu'on reparte, dit Ari. Prévenir les secours, tout de suite.

— Tu crois qu'ils ont filé ? Que Joab et les autres les ont repoussés ? demande Moshé.

— J'en sais rien. On y va, assez de tergiversations ?

Ils me relèvent, me prennent sous les bras, me hissent. Moshé me lance un sourire, Ari repart déjà, grogne. Je jette un dernier regard vers le sommet.

— Allez ! Sarah, Moshé ! Vous venez ou quoi ? crie Ari, agacé.

On repart.

~

Une compagnie quitte le camp militaire, trois kilomètres plus bas. Ils attaquent la pente. En tête, lourdement armés, Sarah, Ari, Moshé. Éclaireurs. Ils remontent là où, quelques heures plus tôt, ils dévalaient en urgence. Maintenant, c'est la montée, la boue, les ronces, l'angoisse de ce qu'ils vont trouver en haut. Sarah halète. Même entraînée, Moshé voit qu'elle a du mal. Mais jamais elle ne lâcherait. Joab est là-haut. Ari, plus grincheux que d'habitude. Au camp, il a parlé de prémonition. Ari, c'est le roi des mauvais pressentiments. Jamais rien ne se passe comme il l'imagine. Moshé, lui, sent sa cicatrice le

tirailler, comme à chaque fois qu'il est crevé. Ça tire, ça brûle, il doit la frotter, la réchauffer, apprivoiser ce petit animal qui rampe sur sa joue.

~

Moshé.

On arrive. Les soldats se déploient en éventail. Plusieurs baraques, planches noircies, fument encore. On a aperçu les fumerolles de loin. Sarah avance sur la place centrale, Ari à droite, moi à gauche. Elle file à l'infirmierie, pousse la porte. Dedans, le docteur Yakov, bras en écharpe, penché sur un blessé.

— Sarah ! Tu es saine et sauve !

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On les a repoussés, un contre dix, par miracle. Mais on a eu des morts, des blessés.

Ari entre, je le suis. Il pose la question que Sarah n'ose pas.

— Joab, docteur. Où est-il ?

— Je ne sais pas. Mais il s'en est tiré, j'en suis sûr. Vous l'auriez vu, à la tête des jeunes. Un vrai démon.

Silence. La fumée, l'odeur de brûlé, le sang, la fatigue. On est vivants. Joab aussi. Peut-être.

Sarah.

Je reste des heures, plantée en haut de la palissade, côté ouest, là où elle est éventrée. Ni froid ni chaleur, rien ne m'atteint. Je scrute l'horizon, le chemin de ronde. J'attends Joab. J'espère le voir surgir.

Deux jours sans nouvelles du commandant Meyer. Des pionniers, fraîchement débarqués d'un village voisin, remplacent les morts, les éclopés. Le kibboutz reprend son train-train. Mais les baraques calcinées rappellent le carnage. Les hommes réparent en silence Je monte la garde. Les pionniers tournent autour, évitent de s'approcher. Les militaires refusent de partir chercher Joab. Pour eux, c'est perdu d'avance.

— Sarah, écoute. Ari et moi, on a décidé d'aller voir. Ce soir, nuit sans lune, on a une chance de revenir entiers. Je voulais te prévenir, m'avertit Moshé.

— Je ne vous laisserai pas risquer votre peau pour moi. Joab sait se débrouiller, s'il est encore en vie. Il a jamais échoué, non ?

— Ce n'est pas que pour toi, Sarah. C'est pour nous aussi. On ne peut plus rester là, à attendre. Il faut tenter quelque chose. Même si c'est mince, on n'a pas le droit de rester les bras croisés.

— Alors, je viens avec vous.

— Certainement pas. Ce n'est pas ta place. Je te l'interdis !

— Moshé, tu quoi... Tu me l'interdis ? J'ai bien entendu ?

— Parfaitement.

— Moshé...

Moshé.

Joab est là, face contre terre. Il a poursuivi les Arabes trop loin, au-delà de la première ligne. Pris dans une poche de résistance. Autour de lui, cinq gars du kibboutz, morts aussi. Disposés en étoile. Leurs assassins ont fait ça. Mains coupées, nez tranchés. Même Joab.

Ari réagit vite. Empêche Sarah de hurler. Je m'y mets aussi. On la plaque au sol, de tout notre poids. Elle se débat, lutte, puis s'immobilise, haletante. Ari la relève. Son visage, boue et larmes, une croûte sale. Sa bouche pleine de terre. On la ramène

au kibboutz. Le docteur Yakov lui file un sédatif, piquêre dans le bras. Sarah s'endort, doigts crispés sur la toile de son pantalon.

On retourne trois fois là-bas. On rapatrie les corps, les six. On les enterre derrière l'infirmerie, dans le petit cimetière. Avant que Sarah ne se réveille. Ari récite le kaddish pour Joab. Quinze jours plus tard, Zeb Khan débarque. Sarah l'a connu à La Ciotat. Il vient pour honorer la mémoire de Joab.

8.

Mado.

Aérienne, habillée de tulle, blanche comme neige. Robe tulipe, éclatante. Je flotte, la tête pleine de bulles. Je passe la porte de l'église au bras de Jean, mon mari depuis ce matin.

~

La cérémonie, prévue de longue date. L'église déborde d'invités. Ils se pressent, veulent voir le couple. Des Oh ! Des Ah ! Deux gamins tiennent la traîne de Mado. Le petit, fils de ma sœur, culottes courtes, taches de rousseur, trotte derrière elle. Il s'emmêle dans la traîne, ses boucles sautillent. La fillette, tresses blondes, yeux bleus, la fille de sa meilleure amie, prend son rôle au sérieux. Pas un sourire. Un collier de perles trop grand lui descend jusqu'aux genoux. Elle a insisté pour le porter, personne n'a eu le cœur de dire non. On avance sur la marche nuptiale, l'organiste tape sur son clavier, vieux comme la tribune. La lumière de Philippeville, cristalline, nimbe le clocher. Chaleur de plomb, 18 août, matinée déjà brûlante. Les

invités sont sur leur trente-et-un. « On sue comme des veaux ! » lance un cousin qui dégouline. Les plus malins ont prévu une chemise de rechange. Lui exhibe la sienne, couleur douteuse. Les autres marineront dans leur jus toute la journée.

~

Au moment de la bénédiction, je craque. Torrent de larmes. Jean essuie ça d'un revers de manche, queue de pie louée pour l'occasion. Les invités assis, rangés par importance : familles devant, amis proches, puis les autres, copains, connaissances. Le curé se penche, bras écartés.

— Embrassez-vous donc mes enfants.

Sa chasuble remonte et découvre une paire de chaussettes roses, fil d'Écosse.

Espagnole par ma mère, née à Philippeville en 33. Famille à la mine de fer d'El-Halia. Parents à la retraite, vivent chez nous, avec la tante et le grand-oncle de Jean. On les soupçonne de fricoter.

Sur le parvis, tonnerre d'applaudissements. Haie d'honneur. Cousins, voisins, amis, ouvriers arabes, tout le monde balance du riz.

— Vive les mariés !

Le riz s'infiltrait partout, col de chemise de Jean, mon chignon, nos chaussures. Jean, vernis noirs qui lui scient les orteils. Moi, talons hauts, je râle.

— J'ai l'air d'une oie provinciale avec ces godillots !

— Vive les mariés !

On se protège, bras levés, yeux fermés, bouche close, pour ne pas avaler de grains. En bas des marches, je lance le bouquet. Une jeune Mauresque l'attrape. *You-you* dans l'air. Le cortège se dirige vers le parking. Direction El-Halia pour le banquet. Jean et moi, à l'arrière d'une Aronde. Mustapha, l'ami, ouvre la portière à grand renfort de salamalecs, puis court ouvrir à Jean. La file des voitures traverse la ville, direction le village minier. Les klaxons résonnent longtemps dans les faubourgs de Philippeville.

Voilà. Mariée. Heureuse. Et déjà un peu fatiguée.

Antoine Béard.

— T'as pas été suivi, au moins ?

— Non, t'inquiète pas Hussein. J'ai fait gaffe.

— Si je m’inquiète, c’est parce que tu prends tout ça pour un jeu. Et c’en est pas un, Antoine.

— J’ai fait un truc qui t’a pas plu ?

— Laisse tomber... Bon. Je voulais te voir. J’ai besoin de renseignements.

— Si je peux t’être utile.

— Tu peux. Il me faut avant le 18, donc quatre jours, une estimation précise des forces armées à Philippeville. On a déjà des infos, mais ce que tu peux sortir de l’intérieur, c’est capital. Il faut aussi savoir où seront les contrôles militaires et les patrouilles le 20 août. Si des troupes sortent de Philippeville, combien, qui commande quoi, combien d’effectifs motorisés en ville ce jour-là. Tu crois que tu peux faire ça ?

— Oui, je crois. Je vais essayer de sortir un maximum de renseignements.

— Parfait. Et retiens bien ça : sois le plus discret possible. Pas besoin de publicité, ni d’un contact qui se grille comme à Paris.

— Paris... C’était il y a longtemps, Hussein.

— Je veux bien te croire.

~

Béard a fait ses études à Bordeaux. Originaire d'un village de Dordogne, près de Bergerac. Il traîne avec un groupe d'extrême gauche sur le campus. Manifs pour la liberté d'expression, contre les autorités. Il devient vite fanatique de l'action. Il ronéotype des tracts, les distribue au resto-U. Avec la guerre d'Algérie, la bande veut rallier les étudiants au FLN. Ils sortent un fascicule, appellent à soutenir les rebelles. L'incorporation de Béard met fin à ses activités. Affecté à l'état-major, région parisienne. D'autres auraient filé droit, lui imprime des tracts antimilitaristes vantant les actions du FLN. Abdel, étudiant algérien, le contacte. Après plusieurs rencontres, il lui propose de participer à des opérations concrètes pour la cause algérienne. Antoine accepte, rêve de devenir un héros. Il participe à des rassemblements, collabore à des opérations musclées. Casser du traître devient prétexte. Son activité est vite repérée. Transféré dans un bataillon semi-disciplinaire, hussards parachutistes. Envoyé en Algérie. Béard en profite pour faire passer des fonds à Abdel et Hussein. À Philippeville, il devient leur indic.

~

Je regarde Hussein s'éloigner, termine mon anisette. Je suce le glaçon jusqu'à ce qu'il fonde. Dans la soucoupe, des noyaux d'olives, quelques cacahuètes. J'en ai marre qu'on me prenne pour un perdreau de l'année. Cette méfiance me colle à la peau. J'ai pas assez prouvé mon attachement à la cause ?

Hussein.

La file des voitures s'éloigne. Les trois hommes baissent leurs capuches, laissent voir leurs visages. Tous viennent d'Alger. Ils ont marché, mulet après mulet, plus d'une semaine pour atteindre Philippeville. Accueillis par le responsable local. Deux semaines d'attente encore avant de voir le chef de mission, Hussein Keddha. Ils le connaissent depuis deux ans. Ensemble, ils ont mené des coups dans les Aurès. Entre eux, peu de mots. Juste l'essentiel. Leurs sandales sont couvertes d'une poussière tenace. Ils ne cherchent même plus à l'enlever. Les habits puent, c'est une infection. Ils avancent vers El-Halia, obstinés, dos voûté, lèvres serrées, comme des gens du désert. En mai, deux d'entre eux sortaient de prison, grâce au maire d'Alger, Jacques Chevalier. Une liberté provisoire.

On se retrouve dans une maison de Philippeville.

— En résumé, vous aurez peu de temps pour convaincre nos compatriotes musulmans de bouger. Peu importe la méthode. Mais le jour venu, il faut que la population suive. Au pire, faites un exemple. Ils comprendront. Le jour J, j’enverrai une unité lancer les hostilités. À partir de là, les habitants du village suivront nos hommes. J’ai déjà contacté quelques-uns, ils sont prêts à se battre. Leurs noms sont là. *Je tends la feuille, le plus vieux la prend, la fourre dans sa poche sans regarder.* Les consignes, c’est bon ?

Les trois hochent la tête. L’un parle pour tous.

— Parfaitement, Hussein.

Quatre jours après ce rendez-vous, le cortège des mariés les croise.

Mustapha.

Je roule au pas, histoire de ne pas semer la file des voitures qui me suivent. Les klaxons se sont tus, remplacés par le ronron des moteurs. La route fond sous les pneus, le bitume colle, on

dirait du caramel mou. Un œil dans le rétro, je surveille la banquette arrière. Les amoureux, Mado et Jean, s'embrassent à tout-va. Si j'incline bien le miroir, je vois la main de Jean s'aventurer sous la robe de Mado. Jean, je le connais depuis toujours. On a grandi ensemble, même nourrice, mêmes jeux, mêmes bêtises. Les Marx Brothers, qu'on nous appelait. Aujourd'hui, on bosse à la mine. Lui contremaître, moi ouvrier. C'est la règle. L'Européen commande, l'indigène exécute.

La chaleur tape, la tôle fume. La route serpente, l'horizon vacille. J'ai hâte d'arriver. La sueur me colle les fringues à la peau, coule le long du dos, le siège absorbe le reste, une auréole se forme entre mes jambes. J'ose pas imaginer l'état des tourtereaux derrière. Parfois, j'entends un rire idiot, un chuchotement agacé. Pour fuir ces cajoleries, j'ai renoncé au mariage. Pas fait pour ça, moi. Devoir ma vie à une femme, chaque jour sous surveillance, elle me trouverait mille défauts. Non merci. J'en ai vu, des vieux finir à mendier un bout de pain à des commères, qui leur lâchent à contrecœur.

Ma mère, Allya, aidée des femmes du village, a préparé un méchoui, dressé une grande table sous les arbres. Elle n'est plus toute jeune, maman.

— On arrive bientôt ? demande Mado.

— Cinq minutes, pas plus, je réponds.

Je garde les yeux sur la route. On dépasse trois indigènes qui nous saluent.

— Tu les connais, Mustapha ? demande Jean, se tordant le cou.

— Non. Des vendeurs ambulants, sûrement. Ils viennent fourguer leur camelote.

Les voitures passent. Les trois inconnus rabattent leurs capuches, mangent la poussière.

— Ça va être une belle fête, Mado ! je lance, pour changer de sujet.

Mes yeux brûlent, rouges de sueur, deux œufs durs dans leur eau bouillante.

— Je l'espère bien, dit Mado. Et, moqueuse, elle ajoute : Toi aussi, tu en auras une belle le jour où tu trouveras chaussure à ton pied !

Jean éclate de rire.

— Oh, pour une fête, il y en aura une superbe après-demain...

— De quelle fête tu parles ? demande Jean. Le 20 ? Rien de prévu le 20...

Je ralentis. On arrive à El-Halia.

Jean.

La nouba dure toute la nuit, déborde sur la matinée. Les invités titubent, épuisés, ivres de fatigue et de vin. Par petits groupes, ils rentrent chez eux, s'écroulent, sommeil lourd, sans rêve.

~

On monte dans notre chambre. La tante de Mado ronfle déjà. On est lessivés, on ne pense qu'à dormir. Dehors, le jour s'installe, précis, sans un nuage, haut dans le ciel. Il éclaire la grande place d'El-Halia. Au centre, trois types discutent avec Mustapha. J'écarte le rideau. Mado enlève sa robe de mariée, froissée, tachetée de gras. Elle lève un genou, puis l'autre, roule ses bas sur ses cuisses, les fait glisser avec ses orteils. Les jarretelles boxent sa culotte blanche.

— Tiens, Mustapha parle aux inconnus qu'on a croisés hier en rentrant de l'église.

— Qui ça ?

Mado étouffe un bâillement derrière la main.

— Rien, dors. Demain, boulot. Je compte bien profiter de la journée pour me reposer et aussi...

— Aussi quoi, petit voyou ?

— Aussi...

Je me retourne, le rideau retombe. Je me jette sur Mado, la plaque sur le matelas.

— Tu baves, Jean ! Tu vas finir par me tuer comme ça !

Elle se débat, surprise, réveillée pour de bon.

— Te tuer, non. Mais t'épuiser, ça, tu peux compter sur moi.

Mado.

Toute la journée, les émissaires d'Hussein Keddha rameutent les indigènes. Ils ratissent le village, les alentours. Mustapha les aide, il garantit l'identité des trois types. Beaucoup se méfient, les prennent pour des agents des Français. Ailleurs, les commandos contre-terroristes sèment la panique, mitraillent les

cars à Hussein Dey. Les fellaghas alternent carotte et bâton. Tout le monde connaît les représailles du FLN pour les récalcitrants. Mustapha héberge les trois hommes chez lui. Nuit du 19 au 20 août, Allya, la mère de Mustapha, leur sert les restes du banquet. Ils mangent en silence. Le 20 août 1955, en plein midi, un millier d'émeutiers attaquent Philippeville.

~

Tous les hommes sont à la mine, sauf mon mari. J'ai insisté, il a pris sa journée. On est à table, avec ma tante, Josetta, et le grand-oncle Marcel. Déjeuner : agneau, couscous, poivrons à l'huile, gâteaux, cornes de gazelle, restes de la noce. Marcel lorgne les gâteaux.

— Jean, surveille Marcel ! Il va nous piquer les cornes de gazelle avant qu'on ait le temps de dire ouille !

Je montre le vieux du menton, pris la main dans le sac.

— Pour qui tu me prends ? proteste Marcel, faussement indigné. C'est pas parce que t'es la patronne que tu dois médire sur moi.

— Laisse-le, Mado, dit Jean. Qu'il les prenne. Moi, j'en peux plus de ces pâtisseries. J'ai le ventre qui va exploser.

— Si t'en veux pas, dégoûte pas les autres, je fais, en chipant un gâteau du bout des doigts.

— Eh ! Voilà qu'ils se disputent à peine mariés, minaude Josetta. *Elle bouscule Marcel, qui trépigne.* Et toi, tu dis rien ! À ton âge, te laisser gronder comme un gosse !

Soudain, des cris, des coups de feu. On reste figés, puis, réflexe, on tourne tous la tête vers la porte.

— Mais c'est quoi ce bordel ! s'écrie Jean.

Il saute à la fenêtre, arrache le rideau, la tringle lui tombe sur la tête. Il jure.

— Ils nous font une fantasia, ces cons de melons ? interroge Marcel.

Il en profite pour enfourner deux cornes de gazelle, mâche à s'en décrocher la mâchoire.

— Mais c'est quoi ce bintze ? s'inquiète Jean.

Françoise, ma sœur, débarque en trombe, la petite Juliette dans les bras, pas de fils, le gamin d'honneur du mariage.

— Il jouait derrière la maison... sanglote Françoise, comme si elle cherchait à se dédouaner de son absence.

Elle craque, s'effondre. Trois gamins du voisinage suivent, sales, genoux écorchés. L'un lèche sa paume entaillée.

— Que se passe-t-il, Françoise ?

Je la regarde, blanche comme un cachet d'aspirine, elle tremble, sueur froide. Je la prends par les épaules, lui caresse la nuque, essuie ses yeux avec la serviette. Elle se laisse aller, se détend. Dehors, les tirs, le vacarme redouble. Je prends Juliette, elle dort, insensible au chaos. Marcel et Josetta se lèvent, paumés, inutiles, d'un autre temps. Marcel finit ses gâteaux, jette un œil à la bouteille de rosé, n'ose pas y toucher.

Dehors, les cris fusent.

— À mort ! On veut les hommes ! À mort !

C'est absurde. On n'y croit pas. Qu'on en veuille à nos vies ? N'importe quoi. Qui sont ces fou ?

Jean veut sortir. Je le retiens par la ceinture.

— Qu'est-ce que tu fais, Mado ?

Je le bloque.

— Va te planquer, jobas ! Tu vois pas qu'ils cherchent les hommes pour les tuer ? Tu vas faire quoi sans arme contre ces excités ?

La peur, d'un coup, s'invite à table.

Marcel.

Mado, en une seconde, jauge la situation, cherche une issue, compte les chances. Sur la place, les you-yous déchirent l'air, mêlés aux détonations, à la chevrotine. Mado ferme la porte, double tour, fonce vers ses parents. Les trois gosses, elle les pousse, leur ordonne de se planquer, n'importe où, vite.

~

— Bougez-vous, bon Dieu ! Ils arrivent !

La porte explose. Des hommes entrent, me visent, tirent à bout portant. Je tombe à genoux. Sensation étrange, mes tripes s'étalent sur le carrelage, je ne pense même pas à les retenir. Dans un réflexe idiot, j'avale la dernière bouchée de gâteau. Puis je bascule, face contre terre, de tout mon long.

Josetta.

Françoise hurle, s'arrache les cheveux, se jette sur les tueurs de Marcel, griffes dehors. Elle crache des insultes, menace, promet l'enfer. Une décharge de plomb, des bouts de lame de

rasoir, des poils de chèvre, la moitié de son visage vole en éclats. Elle tombe, morte avant de toucher le sol. Mado serre Juliette, fonce vers la cuisine, espère fuir par la porte de derrière. Une seule idée : sauver la petite, l'arracher au carnage.

Le père et la mère de Mado, fauchés dans l'escalier. Ils tentaient de grimper, dernier refuge. Ils s'effondrent, l'un sur l'autre. Un homme les rattrape, plante un couteau dans leurs poitrines, remonte vers le cœur.

~

Je suis assise sur une chaise. Les jambes coupées par la peur. L'impuissance. Je me fais dessus. L'urine, la merde, coulent le long de mes jambes, trempent mes chaussettes. Une flaque s'élargit à mes pieds. Je ramène les genoux, tente de cacher la tache qui s'étale sur ma jupe. Ne pas bouger, ne pas attirer l'attention. Peut-être qu'ils ne verront rien. Deux Arabes s'approchent. Je les connais ? Peut-être. Des hommes du village, croisés toute ma vie. Ils veulent me tuer ? Impossible à croire. Je pense à une vieille génisse qu'on menait à l'abattoir. Son œil fou, exorbité, elle savait. Elle meuglait, déchirante. J'aimerais

faire pareil, hurler, parler, mais rien ne sort. Les mots restent bloqués, des arêtes dans la gorge, douloureux comme cette rascasse qui m'avait déchiré le gosier. Il avait fallu aller la chercher avec les doigts. Un mal de chien.

Un des Arabes, lequel ? Je ne distingue plus. Il m'attrape par les cheveux, tire ma tête en arrière. Je vois le plafond, le lustre. Ma nuque craque. Un autre plonge un couteau sous mon oreille gauche, tranche jusqu'à la droite. Je sens la fraîcheur de la lame, une brise, puis le feu. Le brasier du fil qui me coupe. Je tombe sur le côté. Le sang bouillonne sur ma poitrine. Je ferme les yeux. Je laisse tout aller, soulagée que ce soit fini.

~

C'est le tour des trois garçons. Les enfants crient. On les tue à coups de fourchettes prises sur la table. Trois femmes indigènes entrent. Elles ramassent ce qu'elles peuvent, fouillent les poches des morts. La maison n'est plus qu'un charnier.

Mado.

J'ouvre la porte de la cuisine à la volée. Juliette dans les bras, elle pleurniche, gigote. Dehors, le soleil tape sur la cour. Herbes

sèches, vieille remorque rouillée, fil à linge qui pend. Voilà mon avenir, si jamais il en reste un. Fuir, vite. Me planquer dans la cave à demi ensevelie, celle que je connais. Personne ne pensera à chercher là.

Je vais pour sortir. Une main m'attrape l'épaule, me jette au sol. Je tombe lourdement, les fesses broyées sur le carrelage. Juliette m'échappe, cogne sa tête sur le grès. Je me roule, bondis debout. En face, l'agresseur. Un couteau à viande traîne sur l'évier. Je le saisis, le braque.

— Toi !

Mustapha sourit. Dents blanches, lèvres bistre. Son sourire est une gifle. Mais il ne masque pas la tension sur son visage.

— Salopard !

— Je t'avais dit qu'il y aurait une fête aujourd'hui.

— Enfant de pute ! Il ne reste que moi, vas-y, tire ! Tire, fils de chien !

Il a un fusil de chasse, calé dans le creux du coude. Je lance le couteau, le rate de peu. Juliette hurle, allongée par terre. Je crache au visage de Mustapha.

— Tu vas la tuer elle aussi ? Assassin !

Je hurle. Mustapha lève le fusil. Il prend son temps.

— On te fera la peau ! Monstre !

Mustapha tire.

~

Il est quinze heures trente. L'assaut dure depuis plus de trois heures. Hussein quitte son poste, descend vers le village. Il compte chaque pas, méthodique. Toujours. Il porte un treillis français, récupéré sur un mort. À la poitrine, une tache de sang séché, trouée nette. Un lieutenant accourt, haletant. Il rend compte : cadres européens de la mine, tous tués. Un petit groupe d'ouvriers résiste encore. Pas pour longtemps. L'homme se penche, mains sur les genoux, souffle court. Il continue : embuscade à deux kilomètres d'El-Halia. Un camion de la mine, une fourgonnette postale. Égorgés, corps alignés sur le bas-côté. Hussein félicite. Il ordonne de dynamiter les maisons, ratisser, tuer les Européens jusqu'au dernier. Tape amicale sur l'épaule. Le lieutenant file. Hussein Keddha s'assoit sur une pierre, allume une cigarette. Il ne ressent rien. Pas la moindre compassion. Juste le boulot. Il doit semer la terreur, vaincre. Les Occidentaux n'ont pas le cuir assez épais pour résister à ce

chaos. Il tire sur sa cigarette, recrache la fumée en jets blancs. Il en a gardé une dizaine, volées à Tourneur. La fumée sort en cônes, droit devant.

Deux types sortent d'une maison en feu. Ils traînent une femme, ensanglantée. Ils la jettent sur un banc, relèvent sa jupe, arrachent sa culotte. Pas de rage, pas de plaisir. Juste la mécanique de la déshumanisation. Ils passent d'une horreur à l'autre, sans regret, sans remords. Ils font ce qu'on leur a demandé.

Hussein écrase sa cigarette. S'approche. La femme ne crie plus. Tête renversée, yeux grands ouverts. Il ordonne aux deux types de dégager. Il sort un revolver, colle le canon sur la tempe de la femme. Il sent l'os sous la peau. Elle le fixe, pupilles dilatées. Il soutient le regard. Tire. Balle en pleine tête. Rien d'autre. Juste le silence et la poussière.

Hussein.

Un biplan rase le ciel. Je le suis du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse, minuscule point vers Philippeville. Pas question de battre en retraite. Le carnage doit être total. Je veux laisser

derrière moi des ruines, des cadavres. Certains se sont planqués. Il faut les débusquer, les sacrifier, même si la troupe arrive bientôt.

Le sang coule sur la place d'El-Halia. On marche dedans, ça colle aux pieds, se mélange à la poussière, fait une boue écœurante. Des cris sortent d'une maison. On déterre un homme d'une cave, planqué sous le charbon. Il se débat, supplie. On me l'amène. Je le gifle, histoire de faire taire ses jérémiades.

~

Jean, terrorisé, s'effondre aux pieds d'Hussein.

À dix-sept heures, la troupe débarque. Elle tombe sur une résistance acharnée des fellaghas. La bataille dure plus d'une heure. L'armée capture une cinquantaine de types. On fouille les ruines. Les soldats trouvent Mado, morte, balle en pleine poitrine. À côté d'elle, Juliette, morte aussi. Sur la place, Jean est ligoté à un arbre, torturé.

Les prisonniers racontent au capitaine que le chef des fellaghas s'est tiré avec ses hommes juste avant l'arrivée des soldats. On lance une battue, rien. Le lendemain, on interroge encore les prisonniers. On torture, encore.

9.

Zeb.

— Tu devrais partir en Amérique, Sarah.

Septembre. Le soir tombe sur Tel-Aviv. Par la baie vitrée, le soleil s'efface. En bas, la rumeur de la ville monte. On est assis sur le canapé, côte à côte. Dans l'appart, un vieux disque yiddish tourne sur le pick-up, volume au minimum. Quelques semaines à peine depuis Joab. Sarah vit recluse, enfermée dans ce petit appart qu'elle partageait avec Joab de son vivant. Elle traîne, ressasse, tourne en rond. Si j'étais pas venu, elle se serait laissée couler. On l'aurait retrouvée morte de chagrin. Je répète :

— Tu devrais partir en Amérique.

Elle se tourne, la lumière orange du soir découpe son profil, creuse sa joue, éclaire sa bouche.

— En Amérique ? Pourquoi faire, Zeb ? Tu sais bien que j'ai tiré un trait. Je suis Israélienne. Je veux le rester.

Elle ferme les yeux, bras croisés. Je lâche pas l'affaire.

— Personne te demande de changer de nationalité, Sarah.
Juste changer d'air. Oublier un peu tout ça.

— Tout ça ? Tu appelles Joab *tout ça* ?

Un geste brusque, elle renverse son verre sur le canapé.

— C'est pas ce que j'ai voulu dire, Sarah. Tu le sais. Joab voudrait pas te voir comme ça. Regarde les autres, nos amis. Eux aussi sont brisés, mais ils tiennent. Ils pourraient tout lâcher, s'enfermer, mais non. Ils continuent. Tu vois bien de qui je parle. Moshé, Ari... Ceux à qui tu as fermé la porte.

— Ne me parle pas d'eux, Zeb. Je t'en prie.

À quatre pattes, elle éponge l'alcool, serviette en papier.

— Je veux plus jamais entendre leurs noms.

— Pourquoi, Sarah ? C'étaient tes amis. Ceux de Joab. Tu te coupes d'eux, et tu te fais du mal.

Elle se rassoit, froisse la serviette dans sa main. Je la regarde. Cette femme, si forte, si vivante, qui baisse les bras, qui se laisse couler. Ça me rend malade.

La nuit tombe. Il y a quelque chose de définitif, comme si le jour ne devait plus revenir. Sarah renifle ses doigts, l'alcool

laisse une odeur âcre. L'appart est sombre. Le disque a fini, il ne reste qu'un grésillement. On ne l'arrête pas.

— Prends du recul. Un peu de distance.

Je pose la main sur son bras.

— Du recul ? Et l'Amérique, ce serait ça, pour toi ?

Elle retire son bras, ma main retombe.

— Oui. Tu connais le pays. Tu pourrais revoir des gens, recommencer, vivre autre chose. Qui sait ? Tourner la page.

Elle se cabre.

— Je te demande pas d'oublier Joab. C'est impossible. Je veux juste retrouver la Sarah qu'on a connue, qu'on a aimée.

Elle hausse les épaules, soupire.

— Si c'était si simple...

— Ça l'est.

Elle se relâche. Je m'agenouille, lui prends les poignets, secoue un peu. Elle baisse les yeux.

— Écoute-moi. J'ai pensé à tout ça. Ne fais pas cette tête. Regarde-moi. À quoi servent les amis sinon à ça, hein ? À t'aider quand tu touches le fond.

Je la force à me regarder. Ma voix est trop forte, je m'en fiche.

— Voilà. J’ai une idée. Tu fais ce que tu veux. J’ai un oncle dans le New Jersey, un poste à l’Éducation. Bientôt, une place d’infirmière en chef va se libérer dans une université. Je lui ai parlé de toi. Il t’aidera. Il est bon, il est sioniste, il te soutiendra. Fais-moi confiance.

Sarah ne bouge pas. Je glisse mes mains, serre ses doigts.

— Qu’est-ce que t’en dis ?

10.

Il y a quelques minutes, le campus de Camden était vide. Gazon trop vert, arbres taillés au cordeau, le tout découpé sur un ciel gris, sale, en demi-deuil. Les étudiants sortent du bâtiment principal par grappes. Certains filent vers les parkings, d'autres traînent, bavardent, rient trop fort. Sarah Meyer descend les marches du grand escalier. Les bras chargés de dossiers, elle avance, concentrée, l'air fermé. Elle rejoint sa Buick 54. Balance les chemises en carton sur la banquette arrière. S'installe derrière le volant. Inspire à fond. Tourne la clé. Le moteur tousse, hésite, puis ronronne, régulier, presque apaisant. Elle quitte l'université, prend l'embranchement de l'Interstate, direction New York. En semaine, elle loge dans un petit appart de fonction, aile ouest de la résidence. Le week-end, elle regagne New York, deux jours de répit dans son studio, trente-cinq mètres carrés, Brooklyn, neuvième étage, immeuble début de siècle. Les voitures avancent en file indienne, lentes, disciplinées. Sarah roule, regarde droit devant. Elle pense à son

rendez-vous du lendemain matin, Central Park. Aharon Biderman, le contact du Mossad et de Tsahal à New York, l'a appelée lundi. Il voulait la voir. Elle a hésité, puis accepté. La ville défile, les lumières s'allument. Sarah serre le volant. Elle ne sait pas encore ce qu'elle va répondre.

Sarah.

Aharon n'a aucune raison objective de me surveiller. Mais il a du flair, l'art d'anticiper. Il savait qu'un jour il aurait besoin de moi. J'ai le profil parfait, je parle plusieurs langues, arabe, français, allemand. Mon boulot m'ouvre toutes les portes, je peux me fondre partout sans attirer l'attention. Passeport israélien. Je suis taillée pour le Service, et je le sais.

~

Aharon Biderman, deux ans à New York. Ex-capitaine de Tsahal, entré au Mossad par conviction, formé sur le terrain. Il a bossé avec Joab Meyer, opérations communes. Il apprend la mort de Joab, le retour de Sarah en Amérique. Début 56, Biderman lance une filature discrète. Sarah Meyer, pistonnée par John Megged du département de l'Éducation du New

Jersey, décroche un poste d'infirmière en chef à Camden. Biderman, en lien avec la CIA, prépare une mission en pays arabe. Couverture : commission pétrolière et gazière, discussions avec les autorités coloniales sur de nouveaux gisements. Officiellement, du business. Officieusement, autre chose.

~

Il me donne rendez-vous à Central Park. Il veut me convaincre de rejoindre la délégation. Je suis pressentie pour le poste de responsable sanitaire, évaluer les besoins d'une future implantation. En vrai, je dois accompagner un agent américano-israélien, prendre contact avec la rébellion, jeter les bases d'accords. Espionnage, version feutrée. Biderman m'attend sur un banc, jambes croisées, journal déplié. Autour, des promeneurs, des chiens en laisse, le vent dans les arbres, bruissements, oiseaux rapides. Il me reconnaît de loin. Manteau long, col de fourrure. J'arrive à sa hauteur, il se lève, tend la main, me salue.

— Marchons un peu.

11.

Aïcha.

Début avril, Béard déserte. Il embarque un camion bourré d'armes, de munitions. File vers les Aurès, retrouver les rebelles.

~

Abdel surgit au bout de l'avenue. Marche rapide, blouson de cuir, épaules larges. Il ne me voit pas, perdu dans ses pensées. Je traverse, agite les bras, cours pour le rattraper avant qu'il disparaisse dans l'immeuble.

— Eh, Abdel ! Tu rêves ou quoi ? Ça fait cinq minutes que j'essaie de capter ton attention.

Il sursaute, cœur qui cogne.

— Aïcha, tu vas finir par me tuer à me faire des peurs pareilles. Excuse, j'étais ailleurs... Je rêvais.

— *Rêver* ? C'était vraiment un rêve ?

Il ne répond pas. M'entraîne dans l'ascenseur. Arrivé sur le palier, il ouvre la porte.

— On prendra l’escalier la prochaine fois. L’ascenseur, c’est une souricière. On pourrait se faire cueillir comme des fleurs.

Je range mes affaires, enfile mes babouches. Abdel décapsule une bière, s’assied dans la cuisine, l’air soucieux. Il boit par petites lampées, bruit sec, papier froissé.

— Qu’est-ce qu’il y a, Abdel ?

— Rien.

— *Rien* ? Je te connais. Ta tête, ton front, tes yeux. Ton nez qui pique vers tes chaussures. Tu ne me la fais pas. Alors, raconte ?

Dehors, Saint-Denis vit sa vie. Abdel n’en peut plus. Le froid, la ville dortoir, la solitude. Il poursuit sa mission pour l’ALN, organise l’intendance, finance le mouvement. Les rackets lui pèsent. Depuis février, le FLN a ordonné aux Algériens, même en France, de filer l’argent du mouton de l’Aïd à la guerre. En Algérie, ça passe. Ici, non. Les mecs râlent, refusent de sacrifier la fête pour la révolution. Abdel emploie la manière forte, s’appuie sur la pègre, leur refile une part. Exactions, assassinats, la peur fait le boulot. Ça le dégoûte. Il continue la fac pour la

couverture, balance entre deux mondes : la fac, paisible, et la guerre.

— Alors, ça vient ?

Je pose mes coudes sur la table, menton dans les mains, le fixe. Il finit sa bière, s'en ouvre une autre, ne m'en propose pas. Se cale, lève les yeux au plafond, puis sur moi. Il regarde au loin, ailleurs.

— Tu veux savoir ? Je vais te dire pourquoi je me bats.

Je prends son verre, bois une gorgée. Il ne remarque rien.

— Je vais te dire pourquoi j'ai rejoint le FLN. Pourquoi je fais ça ici, même si ce n'est pas joli. Il y a une raison. Un déclic. Ça date de 1945. Premier mai. J'avais quinze ans. Hussein et moi, on vivait à Alger.

Il ferme les yeux, se souvient. Il raconte au présent, comme s'il y était.

— La manif doit se faire en deux temps. On a reçu les consignes. On est jeunes, c'est la fête. On parade, on défie les Européens. Un peu bravade, un peu pied de nez. La guerre mondiale touche à sa fin. L'air est à la liberté. On a vu les

Ricains, ils nous ont parlé du droit des peuples. On marche, on se sent du bon côté. La justice avec nous.

Abdel se balance sur sa chaise, sue, poings qui s'ouvrent, se ferment.

— Pour la première fois, un cortège de musulmans, drapeau national devant. On est deux mille. On part de la Casbah, on traverse Alger. Slogans, cris, tout le monde est à bloc. Hussein et moi, reliés par une corde à la taille pour pas se perdre. D'autres cortèges nous rejoignent. Les balcons sont pleins, certains applaudissent, d'autres nous insultent, crachent. On garde notre calme. On est le fer de lance. On doit rester propres, pas d'émeute, pas de casse. Hussein éclate de rire en voyant une Française larguer son cabas, fuir. Des oranges roulent, on les ramasse, on les mange. « Notre première prise de guerre », dit Hussein. À hauteur du Casino, dix flics en civil, pistolets en main, veulent qu'on se disperse. Dix contre deux mille, ridicule. Ils veulent le drapeau. Refus. Les rangs gueulent de plus bel, Hussein et moi avançons. On bouscule les flics, pas de violence, juste avancer. On pense à l'Europe qui se libère, on croit que notre heure est venue. Un flic tire en l'air. Un gamin me regarde,

je hausse les épaules, il sourit. On ne sait pas qu'un fusil mitrailleur attend au coin. La rafale part, le porteur du drapeau tombe. Panique. On ramasse les blessés, on fuit vers la Casbah. C'est la boucherie. Hussein porte le gamin, la tête en sang. Sur un balcon, une Européenne applaudit, haine pure. Je suis relié à Hussein, on fonce dans une ruelle sombre...

Abdel s'arrête, larmes aux yeux. Je vais chercher un mouchoir. Quand je reviens, il lave son verre à l'évier, dos tourné. Je n'ose pas parler. Je reste là, trois pas derrière.

— Ce n'était qu'un début, murmure-t-il. Après, il y aura Sétif.

Le 8 mai. Fin de la guerre mondiale.

Il se retourne, ouvre les bras.

— Viens.

Je me jette contre lui. Il m'enlace, murmure à mon oreille.

— Tu es mon Orient, ma chérie.

Mustapha.

Après le massacre d'El-Halia, je file au maquis. Les Aurès, les rebelles. Je passe sous les ordres directs d'Hussein Keddha. Le 6 avril, accrochage dans le djebel Djorf, face aux Français. On les repousse, ils battent en retraite. Vague de joie dans le camp.

~

Les hommes astiquent le matos. Certains préparent le repas du soir, d'autres fument des Caporal, accroupis, clopes récupérées sur les morts français. Mustapha est assis en tailleur. Il regarde le soleil tomber. Il l'a vu descendre mille fois, plus rien ne l'émeut. À côté, une tasse en métal, café fumant. Une fourmi noire, grosse, tourne autour. Il l'écrase du pouce. Depuis El-Halia, Mustapha ne dort plus. Les images reviennent, déformées, amplifiées. Ce ne sont pas les meurtres qui le rongent, non. C'est Allya, laissée seule au village. À la merci des Européens, peut-être torturée. Ça, il n'arrive pas à l'oublier.

~

— Alors Mustapha, tu planes encore ?

Laarbi, compagnon de lutte, le surprend. Mustapha sursaute, manque de renverser sa tasse.

— Je vois que tu as plus peur ici qu'en pleine bagarre, aujourd'hui...

Laarbi s'accroupit, genoux qui craquent, se frotte les jambes.

— Satanés rhumatismes !

— Aïe, Laarbi ! Ici, mon pire ennemi c'est moi-même. On ne se méfie jamais assez de sa conscience.

Les rhumatismes de Laarbi, c'est rien à côté de mes nuits blanches.

— Tu parles comme un vieux sage, ce soir.

— C'est que... Regarde ce paysage. Il ne te rend pas sage, toi ?

— Moi, tu sais... Un bon repas, une vraie nuit, un café fort au réveil. Voilà ma sagesse.

Je plante ma clope dans la poussière.

— Faut aller dormir. Demain, rebelote.

— T'as raison, Mustapha. Demain, encore du colon à moudre...

Il sourit de son bon mot.

~

Les deux se lèvent, se saluent. Laarbi va dormir derrière un rocher, Mustapha retrouve son insomnie. Il passe devant la casemate d'Hussein. Pierres sèches, une meurtrière, porte basse en planches. Dix abris pareils dans le coin. Mustapha hésite. Demander à partir ? Rentrer chez lui ? Sa gorge se serre.

~

Le lendemain, un gars revient de Philippeville. Il m'apprend que ma mère est morte, il y a une semaine. Elle repose au petit cimetière musulman d'El-Halia.

~

J'arrive à El-Halia en plein jour. J'attends la nuit, planqué. Poussière partout, la fatigue me plombe les jambes, les cuisses dures comme du béton. Le village dort, noir total, pas un chien qui aboie. Gandoura en laine, capuche sur la tête, je longe les murs, vais jusqu'à l'ancienne maison.

Trois jours plus tôt, j'avais demandé à Hussein Keddha la permission d'aller sur la tombe de ma mère.

— Pourquoi faire ? Elle est morte, elle n’a plus besoin de toi.
Tu sais le risque. On n’a pas trop d’hommes comme toi. Reste !
Il me tournait le dos, rideau. Je restais planté, idiot. Laarbi
intervint.

— Hussein, Mustapha doit y aller. Il l’a laissée sans nouvelles,
elle est morte sans le revoir. Si c’était ta mère ? Un chef doit
savoir être humain, pas juste guerrier.

Laarbi parlait et dessinait en même temps dans la terre avec un
bout de bois. Keddha raviva le feu, la fumée montait, il se tassa.
Laarbi s’éloigna, traîne les pieds. Hussein finit par flancher

— Va. Une semaine. Un jour de plus, je te compte comme
déserteur. Tu sais ce qu’on fait aux déserteurs...

Je pousse la porte de la maison de ma mère, tout doux. Elle
grince. Je jette un œil. Même dans la pénombre, je reconnais la
table, les chaises, la cheminée, des braises dans l’âtre. Je maudis
le salaud qui n’a pas attendu que ma mère soit froide pour
squatter la maison. Je serre les dents, prêt à repartir, quand une
ombre bouge.

— Qui est-ce ? Mustapha ? C’est toi, mon fils ?

~

Mustapha a une heure pour répondre. Il est allongé sur la dalle, cellule isolée de la prison militaire de Philippeville. Visage tuméfié, reins broyés. Les cafards cavalent sur les murs, bruit sec, insupportable. Un rat passe. Mustapha tremble, pleure, larmes brûlantes. Il se recroqueville, chien de fusil, espère calmer la douleur.

~

Au moment où ma mère m'appelait, un coup de crosse me plia en deux. Lumière crue, ampoule nue, ombres déformées sur la terre battue. Je m'effondrai, juste le temps d'apercevoir ma mère entre deux militaires qui l'emmenèrent. Un coup de godillot dans la bouche, une dent saute, je la crachai. Trois types m'attrapèrent, me soulevèrent. Mes yeux roulaient, j'avais perdu connaissance.

Je rumine. J'arrive à m'asseoir, coccyx en feu, je gigote d'une fesse sur l'autre. Je pense au salaud de *pays* qui m'a vendu. À ma mère. On me l'a promis, je la reverrai... si j'accepte. Sinon... Un doigt qui passe sous la gorge, le message est clair. Mourir ? Trop jeune. Mais vivre, après ? Me regarder dans une glace ? Ils veulent Keddha. Ils m'ont branché, électrodes sur les

couilles, sonde dans l'urètre, le courant passe. Jamais hurlé comme ça. Ils promettent la liberté, les soins, le retour au maquis. Ensuite, je dois livrer des infos, monter une souricière. Ils veulent Keddha, mais pas frontalement. Trop risqué. Alger, c'est là qu'ils veulent le coincer. Ils font pas confiance au *pays* qui m'a balancé. « Pas la carrure, disent-ils. Un assassin comme Mustapha, il doit être dans les petits papiers du chef... »

Je somnole. La porte s'ouvre. Un capitaine entre.

— Alors Mustapha ? Tu t'es décidé ? Sinon... le peloton t'attend. Et ta mère aussi. On la fusillera la première. Juste pour te mettre dans l'ambiance.

Sarah.

Sarah Meyer débarque à Alger par avion. Début mai. Escale rapide à Paris. Ils avaient pensé descendre en train jusqu'à Marseille, prendre le bateau. Sarah voulait revoir La Ciotat, histoire de tourner autour des souvenirs. Mais depuis fin avril, les gares sont bloquées. Des types s'allongent sur les rails, protestent contre l'envoi de troupes en Algérie. Trafic en vrac. Sarah lit dans un journal qu'un certain Abdel Daali est recherché par la police. Actions terroristes. Plus loin, elle tombe sur ce passage : Lors de l'arrestation à Saint-Denis, le suspect s'est enfui par l'escalier, son amie, une certaine Aïcha, a sauté par la fenêtre et est morte en tombant sur le trottoir. La confusion a permis à Abdel de filer. En pages intérieures, des articles de Malcolm Tourneur sur les réseaux FLN. Abdel Daali cité, toujours au conditionnel.

Pas le choix, ils prennent l'avion. Douze Américains dans un Paris-Alger régulier.

Du balcon de l'hôtel, rue d'Isly, je vois la Grande-Poste. Les rues, un vrai labyrinthe. Les arbres couvrent les trottoirs, la ville vibre. Accoudée à la balustrade, à droite une table basse en fer, une chaise peinte, un pot de fleurs mortes. C'est là que je prends mes petits-déjeuners, face à ces fleurs raides. En bas, la rue bourdonne. Klaxons, marchands, rires d'enfants, tramway au loin. Odeurs de fruits secs, épices, essence, orange. La poussière colle à la langue, goût métallique de la chaleur de midi. Une semaine déjà. Je ne fais que passer au consulat le matin, retrouve les types de la mission pétrolière. Puis je rentre à l'hôtel, attend midi. L'après-midi, je joue les touristes, sillonne la ville.

Aharon Biderman, à New York, m'a filé un passeport américain en plus de l'israélien.

— Si tout va bien, vous n'aurez pas grand-chose à faire.

— Une sinécure, alors.

Il avait souri, de son sourire mystérieux, marque de fabrique.

— Au pire...

Il a laissé traîner, pour le suspense.

— Au pire, vous accompagnerez Ya’acov Aleichem pour une rencontre.

Pas plus de détails.

— Ya’acov vous expliquera. Bonne chance, Sarah.

Pourquoi j’ai accepté ? Peut-être pour retrouver une part d’Israël dans cette Algérie inconnue. Ici, les Arabes sont censés être nos alliés. Ça me sidère. Ya’acov Aleichem, plus jeune que moi, s’appelle Joseph Alem pour la mission.

New York, Paris, Alger. Dans l’avion, j’étais assise à côté de lui. Discret, réservé. Il parlait peu. Au-dessus de l’Atlantique, il m’avait passé son coussin, c’est tout. J’ai réussi quand même à lui soutirer quelques infos.

— Je suis né dans le Connecticut. Mes parents, Russes, ont débarqué au début du siècle. D’abord Seattle, puis une ferme. J’ai fait mes études à New York. Finance, droit international. J’ai croisé Biderman. Et me voilà.

Joseph connaissait ma vie par cœur. Biderman lui avait tout donné. Dans l’avion pour Alger, il m’a briefée : attendre son appel avant midi à l’hôtel. Pas d’appel, libre l’après-midi.

Onze heures quarante-cinq. Je m’apprête à sortir, visiter un autre quartier. Le téléphone sonne. Hésitation. Je décroche.

— Ici Joseph. Rendez-vous dans cinq minutes devant la Grande-Poste. Pas de sac. On va dans la Casbah.

Je raccroche. La ville m’attend.

Ya’acov Aleichem alias Joseph Alem.

J’attends Sarah devant la Grande-Poste. Quand elle arrive, je lui fais signe. Elle traverse, élégante, attirante. On prend la direction de la Casbah. Son profil se découpe dans la lumière crue de midi. Je la mate en douce. Son cou, blanc, sort du col de son chemisier. On marche, on fait bien cinq cents mètres avant que je parle boulot.

— Voilà l’histoire, on va voir un chef du FLN et ses seconds.

On croise des indigènes, des Européens. De l’autre côté, un marchand de fruits gueule sur un gamin qui a renversé son stand.

— Il faudra traduire. Je pige un peu l’arabe, mieux le français, mais pas assez pour causer. Ils auront sûrement leur traducteur, mais méfie-toi d’eux.

Plus on avance, plus la foule change. Les Européens se font rares.

— Ne t'inquiète pas, Sarah. À l'entrée de la Casbah, un émissaire du FLN nous attend. Il garantira notre sécurité. Pour la rencontre, on représente les États-Unis et Israël. Pour les Américains, c'est les garanties qui importent : pétrole, gaz, concessions. Après les Français, ils sauront pas extraire sans nous. Pour Israël, il faut qu'ils promettent la neutralité avec les Arabes. En échange, on peut leur filer un coup de main discret, faire pression sur Paris, peut-être plus.

On arrive près de la Casbah. Je repère un type accoudé à un muret, foulard rouge et blanc à la main. Signe de ralliement.

— Il est là.

Je le montre à Sarah.

~

Petite pièce étouffante. Le chef FLN d'Alger, assis. À sa droite, Hussein Keddha, à gauche un autre commandant, garde rapprochée. Derrière, trois types, dont Mustapha et Mohamed Boumaza, chuchotent. Hussein fume sa dernière américaine. De temps en temps, il tripote le paquet froissé dans la poche de son

treillis, le plastique crisse. Il échange des mots avec les rebelles derrière. Sourire complice au plus jeune. Boumaza a une cicatrice sur le front, longue, violette, sur une peau trop blanche pour un gars du terrain. La blessure, vieille de dix ans, ressemble à une boutonnière arrachée. Boumaza répond au sourire d'Hussein. Les deux se sont perdus de vue, retrouvés dans la lutte. Hussein, sept ans de plus, joue le grand frère. Il lui a sauvé la vie le premier mai 1945, à Alger, en le portant sur son dos.

Mustapha.

Boumaza revient dans la pièce. Je le suis. Il porte un plateau de verres à thé, moi la théière, bras tendu, le bec fume, la vapeur encense l'air derrière moi. Mon visage, marqué par les coups, couleur bistre. Seuls les blancs des yeux ressortent, inquiétants.

Six jours d'absence. J'ai raconté à Hussein que j'avais croisé des bandits berbères sur le chemin du retour. J'ai débité l'histoire sans broncher, volé, rossé, laissé pour mort. J'appliquais à la lettre les consignes des Français. Revenir au camp en loques, sans arme, sans argent, pieds nus. Plus crédible, plus pitoyable.

Je pose la théière, me cale dans un coin. Mohamed sert le thé.
Les commandants attendent que le chef FLN goûte, puis portent
le verre à leurs lèvres. Eau verte, jaune, bouillante.

~

*Les Américains tardent. On a envoyé un gars pour les guider,
avec pour consigne de les balader, les perdre, les désorienter.
Hussein Keddha doute de l'intérêt de la rencontre. La dernière
avec les Russes a foiré. Les Soviétiques n'aident que les cocos
algériens. Après l'échec, ils ont balancé les caches du Parti aux
Français. Une petite frappe du milieu a fait le messenger. Début
juin, l'armée française a frappé fort sur le maquis rouge, a
profité des infos. Boucherie.*

Mohamed Boumaza.

Dans l'entrée, des pas précipités. Une porte qu'on fracasse.

— Les soldats ! Les soldats ! crie quelqu'un.

Une détonation. Hussein se lèvent d'un bond, foncent vers la
porte dérobée, unique issue. Hussein nous lance l'ordre de
retenir les soldats, puis me fixe.

— Mohamed, je compte sur toi.

Dans la pièce voisine, les mitraillettes crépitent, les injonctions à se rendre se rapprochent. Les premières balles tapent la porte quelques secondes après la fuite de Keddha et des autres. Je garde mon sang-froid. Je crie aux gars resté avec moi de renverser la table, de s'abriter derrière. Les verres éclatent, la théière cogne le sol, bruit de ferraille. Je bloque la porte principale avec une chaise, me planque derrière la table, arme mon pistolet mitrailleur. Prêt.

~

Mustapha profite du chaos. Il s'esquive par la porte de Keddha, longe un couloir noir, descend, grimpe des escaliers, débouche sur une rue de la Casbah. Trois soldats français surgissent à l'angle. Ils tirent avant qu'il ait le temps de lever les bras. Une balle lui explose la cuisse. Mustapha s'écroule. « Dieu soit loué, je suis vivant », pense-t-il, alors qu'un soldat le retourne d'un coup de pied dans le ventre, mitraillette sur la tête.

~

Dans la pièce, on repousse la première vague de soldats. Je pense à ma dette envers Hussein, le moment de payer est venu. Sauver mon ami, tenir tête aux Français. Je cale la mitrailleuse

sur la table, vise la porte. Ma paupière droite tressaute, je la pince fort, la douleur finit par la calmer. Un répit. Je me souviens : le 8 mai 45, quatre flics, les Européens furieux, un scout arrache le drapeau à Aïssa, une rafale, Aïssa tombe, je le vois au ralenti...

Deuxième vague, même résultat. Je tâte ma cicatrice, chaude, gonflée, elle bat contre mon front. Un doigt dessus, la douleur pulse.

— Sortez les mains en l’air ou on fait tout sauter !

Je caresse une dernière fois la cicatrice qui palpite. Une seconde plus tard, le bazooka frappe. La pièce explose.

Sarah.

On entre dans la Casbah. Joseph, l’émissaire-guide, moi. Les troupes françaises bouclent tout, vite. Des paras barrent les accès. En deux minutes, les rues se vident. Magie noire. Les mauresques disparaissent, djellabas blanches, voiles tirés, seuls les yeux de khôl restent. Un froissement d’étoffe, un concert de sandales, puis plus rien. Le guide, jeune Arabe, visage grêlé, sourire large, jauge la situation. Il nous fait signe, sec, pas le

temps de discuter. Les rues sont mortes, décor de fin du monde. Couffins renversés, étals abandonnés, linge qui claque au vent, chiens, chats, tout le monde rase les murs. Les volets claquent, bruit sec, répété. Des oranges roulent dans une ruelle en pente. Devant une boucherie, des quartiers de viande pendent, mouches qui bourdonnent sur la chair rouge. Je manque de tomber sur une tête de mouton, posée là, comme un avertissement. Joseph accélère, me dit de ne pas traîner.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas. Mais ça ne sent pas bon. Demandez au guide pourquoi tout le monde a disparu.

Je le rattrape, main sur l'épaule. Il sursaute, se retourne, yeux verts, regard dur, paupières maquillées, peau marquée, cheveux noirs, sueur qui coule dans le cou.

— Qu'y a-t-il ?

— Les soldats ! souffle-t-il, la voix cassée.

— Eh bien, quoi, les soldats ? Parle !

— Ils ont bouclé la Casbah. Mauvais signe. Faut se planquer.

Vite !

Joseph arrive, bloque le guide.

— Où tu files comme ça, mon gars ?

— Il dit que les soldats ont bouclé la Casbah.

— Bouclé ? Demandez-lui pourquoi.

Des détonations, pas loin. L'Arabe tremble. Succession de mots crachés, difficile à comprendre. Je traduis au plus court.

— Il veut qu'on se cache.

— D'accord. Qu'il montre le chemin.

Joseph lâche son bras. On avance, on bifurque dans une ruelle étroite, murs qui penchent, air lourd. Plus loin, la ruelle s'ouvre sur une placette, un halo de lumière au bout. On court tous les trois vers la sortie, la peur sur nos talons.

Hussein.

Je suis avec le second commandant et le chef FLN. Une rafale, puis une prière. Derrière nous, pas loin, j'entends la voix de Mustapha, suppliante, il implore qu'on lui laisse la vie sauve. Les rues sont mortes, désertes. On tourne à droite, encore à droite, direction le point de repli, une maison à quelques centaines de mètres. On passe de cour en cour, on vise la dernière maison. Un tunnel sous une plaque d'égout, juste en

face d'un café tenu par un complice. Le patron doit sécuriser la plaque. Comment les Français ont su ? Qui nous a balancé ? On débouche sur la place. Face à nous, une femme, deux hommes, ils fuient au galop par une ruelle. On se jette tous dans une maison, fenêtre protégée par un moucharabieh en fer forgé. Assis, le chef FLN me demande :

— Qu'est-ce qu'on fait d'eux, Hussein ?

Il désigne les deux Américains. Le guide et le second commandant sont déjà partis en éclaireur.

~

Sarah, à droite de Joseph, détaille Hussein. L'Arabe n'a pas parlé. Il parle à son compagnon, mots hachés, tranchants. L'autre, plus petit, menton pointu, barbichette qui tremble, gandoura, burnous, chevilles sales, crasse en plaques.

~

— Plus question de négocier, me prévient le chef FLN.

Je jette un œil à la femme, à l'Américain.

— Le mieux serait de les laisser ici. Ils ne risquent rien.

— Peut-être, il répond en se grattant le bouc.

J'envisage l'autre option, en faire des boucliers humains si les Français débarquent. Affronter les soldats de face, c'est du suicide. Je compte sur le fait qu'ils ne tireront pas sur un Américain. Il faut décider vite. Les soldats fouillent déjà la Casbah. L'Américain, calme, pas de panique. Je m'adresse à la femme, en arabe, m'approche.

— Vous voyez la situation.

— Je m'en rends bien compte.

Elle répond en arabe. Je m'accroupis près d'elle.

— Voilà, soit vous restez ici et attendez que ça se calme. Soit vous sortez vers les soldats. Ou vous venez avec nous, de maison en maison, puis le tunnel. À vous de choisir.

Elle traduit à l'Américain.

— Dites-lui que nous restons.

— Mon ami dit qu'on attendra ici, puis on sortira voir les soldats, si vous êtes d'accord.

J'acquiesce, rapporte au chef FLN, qui fait un geste vague. Il s'en fiche. Il chasse une mouche. Je ne l'aime pas. Derrière la façade, c'est un pleutre. J'ai dû le soutenir pour qu'il ne tombe pas de trouille.

Le guide revient. La voie est libre, le second commandant est déjà devant. J'explique à la femme.

— On part, vous attendez quinze minutes, puis vous sortez.

Elle traduit. L'Américain se replie, bras autour des genoux, grogne, se ferme. La femme me tend la main. J'hésite, la serre vite, comme si elle brûlait. Prendre la main d'une femme, pas mon habitude. On s'apprête à partir.

Un bruit infernal, la porte explose, souffle qui plaque au sol, poussière plein la bouche. La femme, l'homme accroupis, pas blessés. Le guide, touché, main sur le ventre, tordu de douleur. Le chef FLN, mort, crâne ouvert, baigne dans son sang. Mon bras gauche, brisé, collé contre ma poitrine. Je me relève, jambes qui flanchent. Dehors, un soldat au mégaphone

— Mains en l'air, sortez !

Derrière, un bazooka qui fume, la troupe prend position. L'Américain se lève, se précipite dehors, recouvert de plâtre, cheveux gris, gesticule. Un jeune soldat, paniqué, tire une rafale. L'Américain tombe.

Je donne un pistolet au guide blessé. Il souffre, yeux larmoyants. Je le place face à l'entrée.

— S'ils entrent, retiens-les. Compris ?

Il acquiesce. J'attrape la femme par les épaules, la soulève, l'arrache du sol. Elle ne résiste pas.

— Suivez-moi !

Je crois murmurer, mais je crie. Je l'entraîne à l'arrière, on passe dans une autre maison. Des tirs d'automatique, des coups secs de pistolet. Le guide.

Mustapha.

Le soldat garde le canon pointé sur moi. Je suis figé, terrorisé, je me pisse dessus. Il me fout un coup de pied dans les côtes.

— Pire qu'un chien !

On me traîne dans la maison que je viens de fuir. On me balance comme un sac dans la pièce où gisent Mohamed et les autres. Un gradé s'approche, voix douce, glaciale.

— Alors, Mustapha, où sont tes copains ? Où ils se planquent ?

Ma blessure me fait hurler, l'os sort de la plaie, ça pue la mort.

— Je sais, je sais ! Dans une maison, pas loin. Ils vont s'échapper par un souterrain, un tunnel. Je le jure, devant Dieu ! Vous m'avez promis !

Une gifle claque, ma lèvre explose, le sang dégouline.

— Alors tu vas nous guider.

— Oh mon Dieu, non !

On me traîne dehors, comme une bête. Des soldats me poussent, deux me tiennent sous les bras. Mes jambes lâchent, je suis mort de trouille. Je sens des yeux partout, derrière chaque fenêtre, chaque porte. On me regarde, on saura bientôt. Le traître, c'est moi. Comment faire autrement ? Je tente de m'évanouir, deux fois, mais chaque fois on appuie sur ma blessure, je crie. Je les guide, la mort dans l'âme.

— Celle-là ? demande le gradé.

J'acquiesce, tête basse. L'ordre tombe. Bazooka sur la porte. Ça explose, la façade s'effondre. Je me fais dessus, encore. Je pleure, me recroqueville. Derrière une fenêtre, un homme me fixe. Il passe un doigt sur sa gorge. Le message est clair. Je suis mort.

Aïcha.

Quelques jours plus tôt.

— On a sonné à la porte !

Mes cheveux trempent dans le henné. L'eau orange ruisselle sur la porcelaine, le sol protégé par un vieux lino. Yeux fermés, je tords ma crinière, l'eau cuivrée dégouline sur mes doigts. J'entends Abdel discuter dans l'entrée, plusieurs voix. Je torsade mes cheveux, essore. Abdel reçoit souvent du monde. Parfois, ils restent dîner, parfois l'un d'eux dort là. On ouvre le canapé, on bouge la table, on donne un oreiller, une couverture. Le type ne se déshabille pas. Le matin, Abdel le raccompagne.

— C'est qui ?

Je finis d'essorer, l'eau rousse coule sur ma nuque, la serviette absorbe. J'enlève la bonde, l'eau s'en va, bruit de suction. Un coup de tête, mes cheveux frappent mes omoplates. Je me brosse, le jus de henné tache mon peignoir, longue traînée.

— Abdel, tu réponds ?

S'ils restent, je ferai des courses, le repas. S'ils passent, je mets le thé à infuser. Bruit de chaises, cris étouffés. Je défais la serviette, me précipite dans le salon. Trois flics, deux en civil, tentent de maîtriser Abdel, qui se débat, renversé au sol. Il bat des pieds, repousse comme il peut.

— Arrêtez !

Je hurle, me jette sur eux. Un quatrième homme, planqué dans l'entrée, vient aider. Je n'arrive pas à libérer Abdel, je m'arrache à la mêlée. Une main me retient, accroché à mon peignoir. Pour me dégager, je l'arrache. Je suis nue. Les quatre hommes hésitent. Abdel en profite, bondit vers la porte. Un flic en civil braille :

— Poursuivez-le, bon Dieu ! Faut pas qu'il s'échappe !

J'ouvre la fenêtre, grimpe sur une chaise, me hisse sur la pointe des pieds. La moitié du corps dehors, le henné coule dans mon dos.

— Bougez pas ou je saute !

J'enjambe, me retrouve à califourchon sur le chambranle. Les flics hésitent, Abdel dévale déjà les escaliers.

— Merde ! Rattrapez-le ! Je m’occupe de cette salope ! hurle le civil.

Les trois courent après Abdel. Je suis terrorisée, furieuse.

— Non ! Laissez-le !

Le flic en civil se rue sur moi. Réflexe, instinct, je saute. Une dernière fois l’appart, puis je tournoie dans le vide. Ma chevelure rousse dessine un arc, pluie de gouttes fauves.

~

Abdel dévale les escaliers. Palier du premier, il souffle, repart. Au rez-de-chaussée, trois flics en faction, surpris. Abdel fonce, traverse le hall, dehors. Deux types courent vers lui. Il serre les poings, prêt à cogner. Les deux passent sans le voir. Les trois flics déboulent derrière, à ses trousses. Abdel détale, fonce dans une rue transversale. Il jette un œil à la foule en bas de l’immeuble. Il lève la tête, voit un homme en civil à la fenêtre, qui siffle, agite les bras.

Abdel.

Pour fuir la France, j’emprunte mes propres filières. Celles qu’on a montées pour exfiltrer les gars de l’organisation. Suisse.

Autriche. Yougoslavie. Bulgarie. Turquie. Syrie. Jordanie.
Égypte. Enfin la Libye. Puis retour clandestin en Algérie. Janvier
57, Alger. Planqué. En sécurité, pour ce que ça vaut. Je lis les
journaux parisiens, deux jours après ma fuite. J'apprends la mort
d'Aïcha. Ils parlent de suicide. Les salauds.

Philippe.

Philippe verrouille la porte, marche d'un pas décidé vers la sortie. Les bureaux sont vides. Seuls les néons des issues de secours diffusent une lumière blafarde. Il est tard. Plus d'une heure au téléphone avec René. Il pousse la double porte, elle grince. Grand hall désert. Derrière les baies vitrées, la rue, froide, étrangère. Il s'arrête, fouille sa sacoche, sort un dossier jaune, le range aussitôt. L'horloge affiche vingt heures quinze.

~

J'allume une cigarette. Le briquet crache des étincelles, la mèche s'enflamme, odeur de tabac. Il fait froid, je remonte le col de ma veste. Je marche, lentement, vers l'appartement, trois cents mètres à peine. Plus tôt, Michel est passé à mon bureau, on a revu les derniers détails. Je ne lui fais pas confiance. Derrière ses airs décidés, il planque une angoisse qui suinte. On ne s'aime pas, mais on pense pareil. René a appelé tard. Voix basse, prudente.

Philippe croise un Arabe. Les mâchoires se crispent. Les bombes, les attentats, six mois que ça dure, que ça empire. Personne n'est à l'abri. Une bombe dans le bus Alger-Hydra, un mort, treize blessés. Sur les murs, le slogan du FLN : Qui n'est pas avec nous est contre nous. Devant l'immeuble, Philippe lève la tête. Troisième étage, à gauche, la lumière de la cuisine. Sa femme prépare le dîner. Les enfants, onze et treize ans, ont fini leurs devoirs. Rien n'est sûr, sauf la peur.

Christian.

Je pose l'alliance en or sur le plateau de feutre noir. La cliente, bourgeoise, doigts boudinés, l'attrape.

— C'est exactement ce qu'il me faut. Mon fils sera ravi. Sa future femme, je l'espère, aussi. Il ne manquerait plus que ça !

Elle repose l'alliance, la caresse du bout de l'index. Range ses lunettes dans un étui en cuir, glisse le tout dans son sac. Dix minutes plus tard, je la raccompagne, j'ouvre la porte de la bijouterie. Elle sort. Il est plus de dix-neuf heures. Je tire la grille, verrouille les deux cadenas. Machinal, je tâte la poche

arrière de mon pantalon. Le revolver est là, gros calibre, je ne le quitte plus.

Vers dix heures ce matin-là, Gabriel est passé à la boutique. Costume de pompier, il vient bavarder. Les pompiers ne dorment plus, une bombe explose tous les jours, un immeuble flambe, des morts, des mutilés, des vies brisées. Gabriel a rejoint notre groupe. Il connaît Ange, l'ajusteur de chez Renault, qui lui a parlé de Philippe, de Michel, puis de René, et enfin de moi, Christian. Comme tous les soirs, je vais prendre l'apéro au Milk Bar. Froid piquant. Je m'installe en terrasse, commande un pastis.

— Ça vient, M'sieur Christian ! lance le serveur.

Sur le trottoir, Arabes et Européens se croisent, s'ignorent. On raconte qu'un inconnu peut te suivre, s'approcher, sortir un flingue, te coller une balle dans la nuque, disparaître dans la foule. Personne ne voit rien.

Le garçon apporte le pastis, petit verre conique, carafe d'eau. J'en bois une gorgée. Célibataire endurci, plus de famille. Arrivé en Algérie en 1935. Je fais partie d'une milice privée. La nuit, on

fait la loi dans le quartier. On casse de l'Arabe. Rien d'autre à faire. Rien d'autre à perdre.

René, Michel & Ange.

Un plan est déplié sur la table d'examen du cabinet de René. Médecin, il consulte au rez-de-chaussée, vit trois étages au-dessus. Le plan, tracé à la main par Michel, détaille les abords du quartier de l'État-Major du général Salan.

René : « Faudra faire fissa. On aura très peu de temps pour installer les roquettes. »

Michel, bouteille de bière à la main, rote, puis : « Ange et moi, on déroulera le fil. »

René : « Philippe, toi et les autres, vous porterez un escabeau contre la balustrade. Une caisse en bois. Une planche à laver. Ça servira de support aux deux tubes.

Michel : « Tu trouves pas ça un peu archaïque, ton installation ? »

Il boit, rote encore.

Ange : « Tu veux peut-être débarquer en automitrailleuse, saluer et demander la permission de tirer sur l'État-Major ? »

Ange arrache un bout du plan, le jette à la poubelle. Une sirène hurle dehors, les fenêtres s'allument, les chiens aboient. René récupère le papier, le lisse, scotche.

René : « À dix-huit heures, nuit noire. Vous grimpez sur la terrasse avec Gabriel, Philippe, Christian. Un par un, pas de conneries, faut pas se faire repérer. »

Ange : « Et toi, tu feras quoi ? »

René : « Moi ? Je me mêle aux passants, je surveille, au cas où. »

Michel : « Le rôle le moins risqué, quoi. »

René : « Un problème avec mon organisation ? Tu te prends pour le cerveau ? »

Michel baisse les yeux, marmonne une excuse. Ange hausse les épaules.

René : « Quand les roquettes seront en place, vous reliez les fils qui courent le long du mur et retombent à la fenêtre du bas. C'est clair ?

Ange et Michel acquiescent.

René : « Philippe branche les fils dans les tubes. Il attend que vous soyez descendus, puis il suit, une ou deux minutes après. Ensuite, il met à feu. »

Ange : « On est sûr du système ?

René : « Certain. Une pile, contact positif-négatif, et... Boum ! »

Ange et Michel, ensemble : « Boum ! »

Michel lève sa bouteille, renverse de la bière sur la moquette.

René : « L'explosion sera immédiate. Philippe balance la pile dans l'égout de la rue Sadi-Carnot, on se disperse, sans se presser. »

Il balaie la pièce du regard.

René : « Des questions ? »

Ange : « Y aura pas de victimes, hein ? »

René : « À cette heure, les bureaux sont vides. Normalement, personne. Mais l'imprévu existe. Le but, c'est d'attirer l'attention sur les exactions du FLN. La presse dira que c'est un attentat fellagha. L'opinion publique réclamera la répression. »

Michel : « Espérons-le... »

Il vide sa bière, rote fort.

Ange : « Tu vas finir par nous porter la scoumoune, merde. »

Abdel.

Je suis maigre, sec. Mon retour au maquis m'a bouffé. J'en veux à Hussein. Pour tout. Première opération. Logistique, périphérie d'Alger. Je distribue des explosifs à trois femmes. Deux Algériennes, une Européenne, communistes. Trois bombes. Otomatic. Cafétéria. Coq Hardi. Cinq morts.

Depuis mon retour, tout a changé. Entre Hussein et moi, c'est la guerre froide. Je lui reproche sa tiédeur. Je ne vois plus le chef qu'il était. Je critique ses hésitations, ses plans avortés. Pourquoi il n'a pas sauté sur cette patrouille ? Embuscade parfaite, on les avait. Il a refusé.

— Ça sert à rien, ça les alerte, ça nous grille.»

— Depuis quand on a peur de se montrer ?

— Abdel, calme-toi. Il s'agit pas de se montrer, mais de survivre, de frapper juste. C'est la modération qui nous sauvera, pas la folie.

— Je te trouve bien mou, Hussein. Avant, t'étais plus dur. Plus responsable.

— L'expérience, Abdel. Tu comprendras peut-être plus tard.

— Je sais pas si je verrai. Mais ce que je vois, c'est que depuis qu'elle est là, tu te ramollis. Une Juive ! Elle t'a eu, Hussein. J'ai honte pour toi.

— Pense ce que tu veux. Ici, je commande. Si t'es revenu pour me défier, va voir ailleurs.

La tension monte, ne retombe plus.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

Pas la bonne question. La vraie, c'est pourquoi il la garde. Moi, je l'aurais exécutée. La vérité, c'est que je crève de voir Hussein avec Sarah Meyer. Pas sa judéité. Juste les voir ensemble. Aïcha me manque à crever.

Hussein esquive. Je deviens un problème. Les gars me suivent, viennent râler. Pourquoi on tape plus sur les militaires ? Pourquoi on glande au camp ? Pourquoi cette Juive ? Hussein n'a plus d'explication. Mais c'est pire, il est accro à cette femme. L'autorité fout le camp.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

— Je dois te répondre ?

— Tu dois, Hussein.

— J’ai rien à dire... Et toi, tu te prends pour qui à venir me parler comme ça ?

— Je joue pas à ça, Hussein. Je veux la vérité. Les gars veulent savoir. Depuis qu’elle est là, tu changes. On reste au camp, on sert à rien, pendant que les autres crèvent. On va finir égorgés. Je veux une réponse. Pour moi, pour eux.

Hussein se crispe, lèvres blanches.

— Jusqu’à preuve du contraire, c’est moi le chef. Tant que je commande, personne, même pas toi, ne me parle comme ça.

Il se calme, voix plus douce :

— Par amitié, je te réponds. Je sais pas ce qu’elle fait ici. Ça te va ou tu vas encore pleurnicher comme un gosse ? Depuis quand t’es redevenu un gamin, Abdel ? Puisque t’es si malin, tu proposes quoi, hein ? On en fait quoi d’après toi ?

Je serre les poings, ongles dans la paume. J’ai envie de lui cracher à la gueule.

— Deux solutions, Hussein. Tu la vires. Ou tu la tues. Tu me fais pitié. Je crois plus en toi. T’es fini.

Quelle amitié il nous reste ? Rien. Morte avec Aïcha.

Hussein se lève, s'approche, presque nez à nez.

— Dégage ! Je veux plus te voir ici !

— C'est pas si simple. Si je pars, beaucoup me suivront.

Crois-moi.

Je tremble.

— Pars ! Ceux qui veulent te suivre, qu'ils y aillent,

Inch'Allah !

— N'invoque pas Dieu. Pas quand tu protèges une Roumi.

Une Juive. T'as pas le droit.

Je brandis le poing. Hussein blêmit.

— Si tu restes, je réponds plus de rien. Pars !

Je cède. Un sourire de dédain, je recule, yeux dans les siens,

Je sors, me plie en deux pour passer la porte. La rupture est là.

Rien ne sera plus comme avant.

Sarah.

Antoine Béard rejoint le groupe d'Abdel Daali dans le maquis. Les mots d'Abdel, tranchants, l'ont séduit. Sa violence, ses colères, sa rage. Le groupe compte une centaine d'hommes

armés. Quelques femmes, là depuis le début, s'occupent du quotidien. Antoine reste à part. On lui reproche, à demi-mot, d'être un Européen. Condamné à mort par contumace, il est traqué. Sa seule issue, avancer, toujours.

~

J'essuie le visage de la jeune fille, la serre dans mes bras, la berce. Elle sanglote, puis se tait, apaisée. Beaucoup de yaouleds, des gamins des villes, pauvres, fuient vers la campagne. Exploités, parfois réduits en esclavage, ils cherchent près de moi ce qu'ils ne trouvent pas ailleurs. Les gens du pays m'acceptent, pas le camp. Les rebelles me reprochent mes origines, mon sexe. Pourquoi Hussein me garde-t-il ? Pourquoi je ne sers pas de monnaie d'échange ? Des fellaghas ont rejoint Abdel, d'autres suivront. Les rumeurs courent, Daali devient une légende. Les ennemis de Keddha en profitent. La fille se lève, rajuste ses habits.

— Va retrouver tes frères et sœurs. Dis à cet homme que s'il te touche encore, il aura affaire à moi. Et à Hussein.

Elle s'en va. Je plonge la main dans l'échancrure de ma gandoura. J'en sors un petit carnet, crayon coincé dedans. Mon

journal. Personne ne le voit, pas même Hussein. Il y verrait une menace, un espionnage. La nuit, je le cache sous mon oreiller. J'écris surtout aux toilettes, dans la cabane en planches qu'ils m'ont construite, à l'écart. Je pose le carnet sur le sol, vais jeter un œil par la fente du mur. Lumière, poussière en suspension. Je vois l'abri d'Hussein, toit de pierres. Plus loin, les hommes, autour d'un feu mort, discutent à voix basse. Je retourne sur mon grabat, deux peaux de mouton, une vieille couverture de l'armée, tâchée, effilochée, trouvée je préfère pas savoir où. J'ouvre le carnet à la première page. Silence. J'écris.

Moshé Ben Gazera et Ari Dror débarquent à Alger début février. Quelques jours avant que Yveton ne tombe sous la guillotine à Barberousse. Faux passeports syriens. Chacun sa chambre, chacun son hôtel. Ari, soi-disant homme d'affaires pour une boîte syrienne. Moshé, représentant en matériaux non ferreux, gros contrats à la clé. Les deux ont bossé leurs rôles, appris leurs histoires. Ils savent qu'il est inutile de compter sur les Français ou les Américains pour retrouver Sarah Meyer. Moshé s'offre un bain, barbote dans l'eau tiède, parfumée. Ari, dans sa chambre, lit un journal algérien, en arabe. Il veut se fondre, devenir invisible, devenir Algérien. Il parcourt les pages, secoue la tête, referme le journal. Rien de neuf. Rien de bon.

Carnet algérien de Sarah Meyer

Que m'arrive-t-il ? Je note ceci pour ne pas oublier.

Après l'explosion de la porte et cet imbécile de Joseph qui sort et se fait abattre (je ne le croyais pas si naïf, idiot au point de s'exposer ainsi, ou bien est-ce la peur qui lui a donné les ailes de la mort ?), Hussein Keddha me prend par le poignet et me traîne derrière lui. Impossible de résister. Il est blessé au bras. Peut-être la raison pour laquelle je le suis sans hésiter. Un vieil atavisme d'infirmière. Stupide ! Nous traversons une succession de cours, de maisons, de pièces vides, de tunnels plus ou moins hauts et larges. Keddha m'a lâchée depuis un bon moment quand nous grimpons par une échelle encastrée dans un mur de briquettes qui s'effrite. Il pousse en s'y arc-boutant ce qui ressemble à une plaque d'égout. Il la laisse retomber subitement et dit d'une voix roque : Silence. J'entends au-dessus de nos têtes le passage d'un camion ou d'une voiture, peut-être un convoi militaire, enfin de quelque chose de lourd. Je me souviens, j'ai pensé : Dès que j'ai le nez à l'air libre, je le plante là et je m'enfuis. Keddha pousse à nouveau la plaque. Cette fois-ci, il l'ouvre à moitié et passe par l'ouverture le haut de son corps. J'avais déjà noté combien cet homme était musclé, sûr de sa force physique. Même blessé. Je sors à sa suite. Après tant de temps dans l'obscurité, le soleil m'éblouit et j'ai comme un évanouissement. Je me retrouve dans les bras de Keddha. Il sent la sueur mais aussi quelque chose de plus épicée, de plus mâle. Il me redresse sans ménagement. Il

dit : Suivez-moi. Et je le suis. Je cours même pour ne pas le perdre. Un dibbuk m'habite. Je suis en plein Alger. Je croise des Européens. Ils me regardent, l'air ahuri. Je vois même, là-bas dans une rue à quelques dizaines de mètres d'où nous nous trouvons, deux policiers à vélo. Et je ne crie pas. Je n'appelle pas à l'aide. Je reste accrochée à Keddha. Sans courir, il hâte le pas. On entend des sirènes hurler dans le lointain. Il cache son bras blessé sous sa veste de treillis couverte de poussière et d'un sang qui n'est pas forcément le sien. Par quel miracle ne nous arrête-t-on pas ? Cet homme a la baraka. Nous entrons dans un immeuble. Nous montons les escaliers jusqu'au quatrième étage. Keddha sonne deux coups brefs suivis de trois autres, longs, puis un autre bref. Un code. Soudain, je sais à qui Keddha ressemble, sa volonté, son engagement, sa hargne de s'en sortir, de vaincre. Ça me saute aux yeux. Je sais à qui il me fait penser. À Joab. Cette idée me dégoûte. Les larmes me montent aux yeux. Keddha me regarde. Il me demande si je vais bien. Je ne lui réponds pas. Une femme, une Européenne, nous ouvre. Plus tard, j'apprendrai que c'est la femme d'un médecin algérois, un sympathisant. Elle dit : Les mitraillages dans La Casbah c'était vous ? Keddha ne prend pas la peine de lui répondre. Il va s'asseoir dans un fauteuil et sort son bras de sous son treillis. La femme dit : J'appelle mon mari. Keddha la stoppe d'un geste : On connaît les sympathies de votre mari pour nous. Le contacter maintenant, quand toute La Casbah est en ébullition, serait une erreur. Il doit être surveillé. Ne bougez pas. La force de l'habitude, je demande à la femme de l'eau chaude et des pansements, un peu d'alcool aussi. Des habits de votre

mari. Il faut que je me change, dit Keddha. Il grimace quand je retire la manche ensanglantée de son treillis. Pourquoi faites-vous ça ? Demande-t-il. Parce que je le dois., c'est plus fort que moi, je réponds sans le regarder. Je ne sais pas si j'aurais eu la force de continuer si je l'avais regardé. Il m'interroge : Pourquoi ne fuyez-vous pas ? Nous sommes à l'abri maintenant. Je ne vous retiendrai pas. Keddha parle de façon hachée. Je rince sa blessure à l'eau tiède. Ne vont-ils pas quadriller tout Alger pour vous retrouver ? Je peux être un bouclier pour vous. Non ? Autant attendre que vous soyez à l'abri. Après, vous me laisserez partir n'est-ce pas ? Bien piètre excuse, car quelque chose au fond de moi m'encourage à suivre cet homme. Je voudrais tant que Joab soit là. Qu'il soit à la place de ce Keddha. Vous avez peut-être raison, dit-il lorsque j'écarte les lèvres de la plaie pour m'assurer que rien ne la souille. Je la lave maintenant à grande eau. L'éclat n'a pas pénétré, il n'a fait qu'entailler la chair. Je sens dans l'inflexion de sa voix un certain soulagement. Veut-il que je le suive ? Pourquoi ? Ce n'est certainement pas pour que je lui serve de bouclier. L'excuse est trop grosse pour que nous nous y laissions prendre. Plus tard (il est environ dix-sept heures, après que je lui ai désinfecté et bandé le bras), une voiture vient nous chercher. Nous montons tous les deux à l'arrière. C'est une vieille Aronde. La nuit est noire lorsque la voiture s'arrête, nulle part. Nous avons roulé plusieurs heures. Je me suis endormie. Quand je me réveille, ma tête est sur l'épaule de Keddha. Je la retire brusquement. Gênée. Nous devons continuer à pied. Une petite troupe d'hommes nous attend. Leur réaction en me voyant est, comment dire ?, bruyante. Il s'ensuit une

âpre discussion. Keddha doit faire preuve de toute son autorité pour les convaincre. Si je comprends bien leur arabe mâché et plein d'excitation furieuse, les hommes craignent que je dévoile leur repère au Français. L'un d'eux dit : C'est une Américaine, c'est peut-être elle qui t'a trahi. Keddha (est-ce un coup de génie ou la fatigue?), répond : Américaine et... Juive. Que cherche-t-il ? À me faire lapider ? Les hommes sont interloqués. S'ensuit un flottement pendant lequel chacun demeure muet. Finalement, nous partons. En chemin Keddha me présente un certain Abdel. Ce type est une boule de nerf. Il siffle plutôt qu'il ne parle. Immédiatement, je sens en lui un ennemi. Excusez son manque de savoir-vivre, me dit Keddha, Abdel est un ours depuis qu'il est rentré de Paris. Avant c'était un agneau... Abdel l'interrompt brutalement : Tu comptes lui raconter ma vie ? Je ne sais pas combien de temps il nous faut pour arriver au camp. Une fois sur place, les hommes se dispersent. On me pousse dans un réduit. Je m'allonge sur ce qui me semble être une peau de bête puante. Je m'endors comme une masse. Je me suis réveillée alors que la lumière du jour éclairait la pièce.

J'écris ce matin le résumé de mon aventure. Mais je ne suis pas certaine que nous sommes le matin, je n'ai pas de montre, je l'ai perdue ou me l'a retirée. En me réveillant ma première pensée a été celle-ci : Me revoilà au kibboutz.

Malcolm Tourneur.

Survol de la baie d'Alger. Par le hublot, la rade, les murs blancs. L'aile penche, virage. L'avion s'aligne sur la piste. 20 janvier. Ciel d'azur. Je ferme les yeux. Je pense au chapeau de mon prochain papier. : *De retour à Alger*. La carlingue vibre. J'ouvre les yeux. La mer miroite.

— Belle ville, non ?

Mon voisin, la trentaine, sans accent. On n'a pas échangé trois mots depuis le décollage.

— Oui, belle ville.

— Je ne me suis pas présenté.

Il me donne son nom. Je me présente à mon tour.

— Malcolm Tourneur. Journaliste.

— Journaliste ? Beau métier...

— Et vous ?

— Détaché au Gouvernement Général. Paris renforce les effectifs, vu les événements...

C'est pour cette raison aussi que je reviens. 16 janvier, attentat contre Salan à l'État-Major. Rodier, chef de cabinet, tué. La presse crie au FLN.

— On arrive, dit l'homme.

L'avion atterrit, roule, stoppe devant le terminal. Les passagers descendent. Je repense à une autre affaire, passée sous silence. Un Américain, Joseph Alem, tué dans la Casbah. Après enquête, son vrai nom Ya'acov Aleichem, membre d'une délégation venue négocier du pétrole. La presse parle aussi d'une responsable sanitaire, portée disparue, Sarah Meyer. Prise dans la souricière. Nulle part on ne dit pourquoi ces deux Occidentaux étaient là.

Dans les rues d'Alger. Patrouilles partout. Tout a changé. Les gens aussi. Un fossé. Méfiance, suspicion. À l'hôtel, je défais ma valise, douche. Le téléphone sonne en sortant. Cinq minutes d'avance au rendez-vous. Je scrute les alentours. À Alger, on n'est jamais trop prudent. Aujourd'hui, les autorités françaises semblent s'en foutre de moi. Mon contact arrive pile. Musulman, occidental dans le look. Il a ses entrées partout, pouvoir, rebelles. Il fait signe, je le suis. On entre dans une maison anonyme.

— Content de te revoir, Tourneur.

Il m’attendait dans l’ombre du hall.

— Suis-moi.

On grimpe au quatrième.

— Un ami m’a confié les clés. On sera tranquilles.

Le soir, à l’hôtel, je récapitule, note tout sur un bristol quadrillé. Deux infos majeures.

La première : l’attentat contre Salan. Pas le FLN, comme le disent les communiqués, mais des Européens. Action pilotée, peut-être, depuis Paris. Deux noms. Je les entoure.

La seconde : la disparition de Sarah Meyer. Mon contact sait qu’elle n’est pas morte. Elle serait dans les Aurès, aux mains d’un groupe mené par Hussein Keddha. Pourquoi les Français, poussés par les Américains, n’interviennent pas ? Mon contact m’a expliqué :

— C’est pas si simple. Les choses ne sont pas noires ou blanches. On dit, mais attention c’est une rumeur, qu’elle n’est pas captive. Qu’elle reste de son plein gré. Étonnant, pour une Juive, non ? Et les Aurès, c’est pas un jardin public. Les Français n’ont aucune info précise. Ils veulent pas faire de vague. Les

Américains non plus. Et il paraît, au conditionnel, que le Mossad est sur place, pour la libérer eux-mêmes. Ajoute le contre-espionnage français, la CIA, les autres... C'est le foutoir. Mais ne va pas écrire ça sans vérifier. Je compte sur toi. »

~

Tourneur se souvient du paquet de cigarettes. L'homme disait s'appeler Hussein Keddha. Peut-être qu'il arrivera à le rencontrer. Pour Salan, il attend un rendez-vous avec le nouveau chef de cabinet.

Sarah.

Il y a des semaines, je suis arrivée au camp. Plus tard, Abdel est parti, emmenant des hommes avec lui. Hussein m'a soutenue, il me défend. Mais je vois bien, ça ne tiendra pas longtemps. Bientôt, rester ici sera mortel. Je le sens. J'imagine le moment où il faudra fuir. Je le redoute. Un dibbuk me murmure à l'oreille que cet homme, ce fellagha, cet Arabe, est mon seul espoir. Couche avec lui, souffle le démon. S'il le faut, tombe amoureuse.

Je me tais. J'écoute la voix. Je n'ai plus que ça.

21.

Ari.

On se retrouve place du Forum, face à l'immeuble du Gouvernement Général. On se salue, pas un mot. On file vers la rue d'Isly. On la descend, puis on la remonte.

— Alors, Ari ? Me demande Moshé, au bout d'un moment.

Moshé n'est plus le même. L'affaire Sarah Meyer le ronge. Il tient plus ses nerfs.

— Tout pointe vers les Aurès. Sarah serait avec un groupe mené par un certain Hussein Keddha. Mais pour l'endroit précis, pour y aller sans finir en charpie...

Moshé allume une cigarette, me tend le paquet, américaines écrasées. Je refuse. Il aspire la sienne, nerveux, dit en recrachant la fumée :

— L'important, c'est qu'elle soit vivante.

Je remonte le col de ma veste.

— Il faut fouiller du côté des Arabes. Eux seuls peuvent nous donner des infos fiables. Et puis, il y a des tensions entre les groupes, on peut peut-être jouer là-dessus et...

— Exact, me coupe Moshé. Entre Keddha et un autre, Abdel Daali. Daali a fait scission, il mène sa propre guerre, il emmerde les Français. L'armée veut sa tête, mais les Aurès, c'est un piège à soldats.

Une mauresque passe. Yeux mobiles, voile blanc éclatant.

— Joli brin de fille.

— On a mieux à faire que mater les musulmanes, grogne Moshé.

Il dort mal. Cauchemars, nuits courtes. Toujours Sarah, hurlante, cheveux fous, visage de craie, elle le supplie, bras tendus. Il m'en parle, je dis que ça passera.

On arrive en bas de la rue d'Isly, on change de trottoir, on remonte. Mains dans les poches. Je mate les vitrines, j'aperçois le profil de Moshé, sa cicatrice boursouflée, ligne violette, peau déformée. Il marche, tête basse, menton rentré. Il prend tout trop à cœur. Il se ferme, refuse qu'on l'aide.

— Tu connais un journaliste, Malcolm Tourneur ?

— Oui. Il était en Palestine. Maintenant à Alger. Il bosse sur l'affaire Salan, l'attentat au bazooka.

Moshé mâche ses mots, écrase sa cigarette sans s'arrêter.

— J'en sais plus. Il a déjà rencontré Keddha, au début de la rébellion. Il le connaît. On pourrait peut-être passer par lui pour atteindre Keddha. Qu'en dis-tu, Moshé ?

— C'est une piste.

— On pourrait se faire passer pour ses assistants, ou des journalistes, un truc comme ça.

— Faut le convaincre.

On arrive au Forum. On se serre la main, on se sépare. Chacun sa nuit, chacun ses fantômes.

Malcom Tourneur.

Je descends l'escalier, m'enfonce dans le sous-sol. j'entre dans le parking. Lumière blanche, laiteuse. Ombres épaisses. Rangée de voitures en épi. Chiffres au sol, peinture passée. Je repère l'Aronde couleur de vase, arrière bombé, phares ronds, aveugles. Vitre passager entrouverte. Un journal froissé sur la banquette.

Je jette un œil, personne. Je marche, vise l'emplacement 125, côté impair. Les pas résonnent, écho froid. Je compte dans ma tête : 99... 101... 103... Je ralentis. Inspire pied droit, expire pied gauche. Calme.

Un trousseau de clés, son cristallin. Trois fois, un code. Un bout de cigarette rougeoyant. Va-et-vient, bouche, main, nez éclairé, lumière orange sur la lèvre.

— Approchez, dit une voix usée, fatiguée.

~

Des semaines d'enquête. Tourneur en est sûr, ce n'est pas le FLN qui a voulu la peau de Salan. Il voit autre chose. Des extrémistes pieds-noirs. Un certain René, médecin. À son arrivée à Alger, il a vu le nouveau chef de cabinet de Salan. Banalités. Rien de neuf. Sur les vraies questions, il se défile. Pourquoi croire à un attentat arabe ? Pourquoi pas une manœuvre d'extrême droite ? Manipulation, diversion ?

~

De retour à l'hôtel, je retire ma veste, ma chemise, les accroche. Sur la poitrine, l'enregistreur, scotché. Miniature, mais il prend toute la place. J'arrache le scotch, marque rouge sur la

peau. Je passe à la salle de bain, j'asperge d'eau mon visage, reviens, m'allonge. J'envoie valser mes chaussures, prends le magnétophone, rembobine, *play*. Ça vibre, je le pose sur le ventre, mains sous la nuque. La bande crache.

Un, deux ! Un, deux, trois ! Ça marche ?

Je croise les jambes, regarde mes chaussettes noires, agite les orteils. J'arrête quand l'homme parle.

Merci d'être venu.

Pas de quoi. Je fais mon boulot. J'ai trouvé votre mot à l'hôtel.

Très bien.

L'homme tousse, poing devant la bouche. Raclement, voix grave, ça reste sur la bande. Dans la pénombre, je distinguais une cicatrice, visage balafré, yeux étranges, lumière intérieure.

Dans votre message, il était question de Sarah Meyer, retenue par les rebelles.

Oui. C'est bien elle.

Vous avez des infos ?

Pas exactement.

Il parlait anglais, sans accent. Il pouvait être Arabe, Français, Américain.

Alors ?

On est là pour aider Sarah Meyer. On veut la sortir de là.

Vous ? Combien êtes-vous ?

Pas de questions. Si on s'entend, vous saurez plus.

Dites.

On sait que vous avez rencontré Hussein Keddha. Au moins une fois.

L'homme m'a entraîné dans un coin sombre, m'a attrapé par le coude. Poigne dure. L'enregistreur captait les pas, le silence, le bourdonnement. L'homme avait repris.

On voudrait savoir si vous accepteriez de collaborer.

Je suis journaliste, rien d'autre. Collaborer, en quoi ?

Une femme, entre les mains de tueurs. On veut que vous nous aidiez à la retrouver, à l'approcher. Ensuite, on s'en charge.

Dangereux, j'imagine.

On ne garantit rien.

Je m'en doute.

Si ça vous tente, il y aura un défraiement.

L'argent, je m'en fous. Je dois réfléchir.

Vingt-quatre heures pour répondre, OK ?

Oui.

J'arrête l'enregistreur, le pose au pied du lit. Le balafre m'inspire confiance, allez savoir pourquoi. Il rappellera demain. En partant, il m'avait serré la main. Il s'éloignait quand il a hésité, et est revenu sur ses pas.

— Je m'appelle Moshé.

~

Le bazooka, l'affaire Salan, ça piétine. L'armée s'enlise, l'opinion s'endort. On a décidé que c'était le FLN. Tourneur n'y crois pas une seconde.

Carnet algérien de Sarah Meyer

Aujourd'hui, j'ai réussi à m'isoler une heure avec Hussein. Le début de la conversation a roulé sur des généralités. Hussein m'apprend qu'à la suite de l'attentat mortel contre deux parachutistes français à Alger, une quarantaine de leurs coreligionnaires a investi un bain maure où s'étaient réfugiés les auteurs de l'attaque et a ouvert le feu. Résultat, vingt morts. Hussein est très affecté. Il me dit qu'il ne sait plus quand toutes ces horreurs cesseront. Plus quand la folie des hommes finira. Plus si lui-même n'est pas un monstre, et si jamais il reviendra un être humain. Une nouvelle poignée de rebelles du camp a rejoint le maquis d'Abdel. Hussein n'ose pas me dire combien je suis devenue à la fois un poids et un enjeu pour lui. Au sein de ses hommes, il se fait jour une sorte de mutinerie qui consiste à critiquer le plus souvent ses ordres et à les remettre en cause. Notre discussion dure une demi-heure. Je consacre l'autre demi-heure à mon entreprise de séduction.

L'officier supérieur arrive en retard au Gouvernement Général. Il grimpe direct chez le Gouverneur. Situation en Algérie, effectifs de l'armée, ça traîne. La pièce pue la cigarette. L'horloge sur le bureau sonne. Dix-neuf heures. Un. Deux. Trois... Déflagration. L'édifice tremble. Le général fonce à la fenêtre, l'ouvre. Le Gouverneur le rejoint, épaule contre épaule. Ils scrutent la nuit. L'air froid s'engouffre. Au-dessus du port, une colonne de fumée monte, droite, puis vrille, s'évase au sommet. Le général ne dit rien. Mâchoires serrées. Il reste planté là, hypnotisé. Le Gouverneur retourne à son bureau, attrape le téléphone. Le combiné lui échappe, pend au cordon. Il le récupère, colle l'appareil à son oreille.

— Allô ! Allô ! Allô !

Quelques secondes. Le général se retourne. Le Gouverneur, coudes sur le bureau, une main à l'oreille, l'autre agrippée au combiné. Visage blême.

— C'est chez vous. Votre Chef de Cabinet est grièvement blessé...

Déjà, le général dévale les escaliers. En voiture, il file à son quartier, X^e région. Devant la porte, sa femme l'attend. Il passe sans un mot. Elle baisse la tête, pleure doucement. Le général grimpe à l'étage du cabinet militaire. Il s'arrête à l'entrée. Odeur âcre d'explosif. Il tousse, gorge brûlante. Soif. Il ferme les yeux, les rouvre. Il avale l'air, halète. Main au front, il s'essuie. Un aide de camp s'approche, cheveux roussis, visage défait, sang le long du bras. Il ne s'en rend même pas compte. Il y a deux minutes, il s'est penché sur le Chef de Cabinet. Par terre, sous un tas de bois et de plâtre. Le commandant, projeté au sol par l'explosion. Flanc gauche déchiré, poitrine ouverte. Le sang a éclaboussé les murs. La pièce en est couverte.

Hussein.

Dans une boîte de conserve, des chardons secs. Un bouquet pour rire. Je suis assis sur une peau de mouton. Sarah en face, cheveux lâchés. Mes tempes sont blanches, barbe longue. Dans mes yeux, toute la fatigue du monde. Je dors peu, mal, d'un œil. Je ne crains rien en particulier, mais tout en général. Sarah, depuis des jours, elle ne quitte plus mes pensées. Son image danse devant moi, tout le temps. J'ai essayé de me mentir. J'ai fait marcher mes hommes, patrouilles inutiles, marches rapides, juste pour m'épuiser, tuer le sentiment. Les gars se rebiffent, certains sont partis chez Abdel. Je n'ai rien dit. L'idée de la trahison dans l'air. Comment admettre, sans me détruire, sans renier tout, que j'aime cette femme ? Cette Juive ? Elle m'a ensorcelé. Le matin, elle sort de sa casemate, peau de mouton sur les épaules. Je l'espionne. Elle va vers les fûts d'eau, se lave, plonge la tête, se redresse, cheveux mouillés, gouttes partout. D'un geste, elle s'essuie. Moi, Hussein Keddha, chef du maquis,

je l'épie par la fente de ma casemate. Je me cache. Honte. Elle repart, lente, comme à la parade. Sa silhouette se découpe sur l'horizon. Elle ajuste son voile, ne laisse qu'un rectangle de visage. Ses yeux fixent loin devant. Gandoura longue, descend jusqu'aux chevilles fines, bat les flancs. Ce qu'elle cache, elle le célèbre. J'imagine la blancheur de sa peau, les formes pleines. Je la dévore du regard, la bouche sèche. Elle rentre dans sa casemate. Et moi, je redeviens l'Arabe, le rebelle, le meurtrier. Jamais une femme comme ça ne me regardera. Je me mens. Je suis dupe de mes doutes. Parce que je sens, au fond, qu'il y a quelque chose entre nous. Quelque chose de chaud, de tendre. Quelque chose qui apaise.

Antoine Béard.

Je passe sous les arcades, longe les immeubles, la lune découpe les angles. Engoncé dans mes fringues civiles. Des heures de route, hostile. Épuisé. Le danger partout et nulle part. Même du chauffeur, taxi volé, un homme d'Abdel. Je le connais à peine. Sec comme du pain rassis. Muet. Bruit métallique. Impossible de savoir d'où ça vient. Ça me glace. Je me planque dans une porte cochère, j'écoute. Une minute. Je repars. Rendez-vous dans une maison du quartier de Climat de France. Je grimpe, débouche sur une place vide. Au centre, une fontaine sèche, lune opaline. Je lève la tête. Un nuage traverse l'astre. Je cherche un signe, puis hausse les épaules. Pas superstitieux. Condamné à mort par contumace. Si on m'arrête à Alger, c'est la prison, la guillotine. Pourtant, j'ai accepté la mission d'Abdel. Je longe la place, emprunte une ruelle sombre. Trois portes blanches, je m'arrête devant la quatrième. Trois coups, pause, trois coups. La porte s'ouvre. J'entre. Vestibule noir, odeur aigre.

Je presse le pas, deuxième pièce, table, deux chaises. Personne. Je m'assois, déboutonne la veste, étends les jambes. Un homme surgit derrière moi. Je me retourne. Un gradé, or aux épaules, brille dans le noir. Il m'évite, s'assoit en face. Mains à plat sur la table. J'imité. On se jauge. La sueur coule dans mon cou.

— Je vous écoute, dit-il, voix grave, chaude.

Je balance les infos. Celles d'Abdel. Je me détends. Le militaire reste impassible. Juste un mouvement de cou, col serré. Je sors des cigarettes, lui tends. Il refuse, sec, froid. Je m'en fous. J'en allume une, tire fort. Cinq minutes. Dix. Je fume. Soudain, trois soldats. Je les ai pas vus venir. Ils me plaquent, je tombe, chaise renversée. Un me bloque les bras. Un autre, genou dans le dos. Le troisième, coup de pied dans les côtes. Je suffoque.

— Embarquez-le, commande le gradé.

Il se penche, me crache au visage.

— Avec les compliments de Daali, ton soi-disant ami, pourriture !

Carnet algérien de Sarah Meyer

J'ai découvert le petit jeu d'Hussein un matin alors que je revenais de ma toilette sommaire. L'eau glaciale piquait mes yeux et je les frottais avec mes poings. Le voile que je portais était devenu une seconde peau. L'eau ruisselait de mes cheveux. Je la sentais s'infiltrer sous ma gandoura, dans l'interstice entre ma djellaba et mon corps. Quand soudain, en rouvrant les yeux, je l'ai surpris. L'ombre d'un instant, j'ai aperçu un quart de son visage, la moitié d'un œil, d'un nez, d'une bouche, derrière la meurtrière de sa casemate, éclairés de biais par un rayon rasant qui l'offrait à moi, pur et quasi minéral, se confondant avec la pierre. Ce fut comme un éblouissement. Il avait suffi d'une fraction de seconde et je savais. Je ne peux pas dire avec des mots ce que j'ai ressenti ce jour-là. Tous les matins suivants, je me suis efforcée de donner au rituel de mes ablutions matinales un caractère, comment dire ?... Sensuel, serait le mot le plus juste. Je ne marche plus, j'ondule. Je laisse les gouttes d'eau sur ma peau l'iriser des premiers rais du soleil. Je ne mets plus de djellaba sous ma gandoura qui me moule. Je regarde fixement devant moi un point virtuel. Je pourchasse une ligne imaginaire tracée entre lui et moi. Je disparaïs dans mon abri. Je m'y jette presque. Le cœur haletant, je me précipite vers la petite ouverture à côté de la porte. Je me tords le cou pour voir si Hussein est toujours là. En vain. Ce jeu du chat et de la souris finira bien par aboutir à quelque chose.

Hussein.

Marche forcée. Deux heures. Vingt hommes derrière moi. Embuscade. Échange bref, violent. On décroche, cinq morts laissés sur la piste. Sarah s'occupe des blessés. Trois. Un meurt, trop de sang perdu. Deux s'en sortent, grâce à elle. Sarah s'agite, fiévreuse, jusqu'à tomber d'épuisement. Le soir, je vais la voir dans sa casemate. Je veux la remercier.

— Merci pour tout, Sarah.

— J'ai fait de mon mieux, Hussein.

Son regard, épuisé, me touche. J'aimerais l'étreindre, je n'y arrive pas.

— Pas seulement. Tu fais plus que ton mieux. Je sais, c'est pas le moment, mais tu nous es devenue indispensable.

— Nous, Hussein ?

Elle me fait signe de m'asseoir. Je cache mes mains qui tremblent derrière mon dos. Grotesque. J'en souffre.

— J'ai pas le temps. Je dois y aller. Mes hommes...

— Nous ?

Elle s’assoit en tailleur, relève la tête. L’échancrure de son col s’ouvre.

— Oui, nous. Mes hommes et moi. Je crois qu’à force, ils finiront par t’accepter.

— Et tu crois que ça va où, tout ça, Hussein ? Je vais rester ici toute ma vie ? Je ne suis pas votre otage ? Tu crois que j’ai choisi cette guerre ? Les morts, les massacres, c’est ça que tu crois que je veux ? Je l’ai déjà vécu, avant d’être ici. J’ai tué des Arabes, Hussein. Des Arabes, *comme toi*. Mon mari est mort, tué par des Arabes, *comme toi*. Je devrais te haïr, plus que tout. Pour mes frères, tu es un monstre. Tu le sais, Hussein ?

Sa voix se brise. Je reste planté, assommé. Je hoche la tête, perdu. Je me retourne, prêt à sortir.

— Hussein !

Elle se lève, me barre la route.

— Je ne voulais pas dire ça. Je voulais pas...

Images de mes parents, mes amis. Ma vie qui défile. Qu’est-ce que j’en ai fait ? Colère froide.

— T’inquiète pas. C’est la fatigue. Je comprends. Laisse-moi passer.

Elle refuse, sa voix est glaciale.

— Non ! Je veux pas !

Elle s’adosse à la porte, vacille. Je pose une main sur son épaule, la pousse. Elle résiste. Elle pleure. Les larmes dégoulinent, visage gonflé, cramoisi. Pour la première fois, elle est laide. Une laideur qui me touche, qui me brise.

— Le plus raisonnable, c’est que tu rentres à Alger. Retourne chez les tiens, dans ta civilisation...

Les mots me font mal.

— Je ne veux pas ! Tu comprends rien ? Tu n’es qu’un monstre assoiffé de sang ? Tu sais pas lire dans mon cœur ? Je t’en supplie, Hussein, fais un effort.

Elle me laisse passer, s’écroule sur les peaux de mouton, se bouche les oreilles comme une gosse qui veut plus rien entendre.

Carnet algérien de Sarah Meyer

Quelle folie. Des mois que je n'avais pas touché un homme. Il a posé la main sur mes cheveux. J'avais enfoui ma tête dans la peau de mouton puante. Je pleurais comme une malheureuse. Mes mains bouchaient mes oreilles. Je ne l'ai pas entendu s'approcher. Je le croyais sorti. Je pensais que tout était terminé. J'allais retrouver ce qu'il appelle la civilisation. Mais non. Il s'est agenouillé à côté de moi. J'ai senti son odeur forte de musc et de transpiration. J'ai ouvert les yeux et me suis tournée vers lui. Il pleurait. Il a approché son visage près du mien. Une de ses larmes est tombée sur mon front et s'est mêlée aux miennes. Il a souri. Un sourire d'une tendresse infini. Il a dit : Je n'ai pas pu... J'ai compris qu'il ne pouvait pas partir, fermer derrière lui la porte et définitivement me perdre. Nos lèvres se sont rejointes. Le goût des siennes sur les miennes. Nous nous sommes embrassés. Nous pleurons toujours. Cela se passait le mois dernier, en mai. Depuis nous devons nous prémunir contre la découverte de notre secret. La nuit tombée, je me glisse dans sa casemate et avant l'aube j'en pars. Je ne sais pas combien de temps nous tiendrons et quelle sera la réaction des hommes quand ils s'en apercevront. Hussein m'assure qu'il saura leur expliquer. Toutefois, je me rends compte que ses relations avec eux n'ont cessées de se détériorer. Lui, passe outre. Il a confiance. Les désertions pour rejoindre le maquis d'Abdel sont pourtant de plus en plus nombreuses. Il doit rester au camp moins de trente hommes (les plus fidèles), mais pour

combien de temps encore. Et je n'arrive pas à m'en vouloir d'en être directement ou indirectement la cause.

Ari.

Tourneur reçoit la réponse de Keddha. Interview acceptée. Rendez-vous dans son maquis, les Aurès. Des hommes viendront le chercher, le guideront jusqu'au camp. Il autorise un assistant et un photographe.

~

Après l'attentat du Casino de la Corniche, Alger devient irrespirable. Accrochages tous les jours. Plus personne ne fait confiance à personne. On se méfie des mauresques, de leurs cabas. On se méfie d'un type, main dans la poche. On se méfie de tout.

~

Tourneur conduit la voiture de location. Moshé et moi, à l'arrière, on regarde défiler le paysage. Roches, poussière. On a quitté Alger à l'aube, cap sur les Aurès. Sous nos fringues, armes de poing, grenades. Les fellaghas ont promis qu'il ne nous arriverait rien. On verra. Moshé tripote le Leica, ouvre le boîtier.

— Tu crois que je saurais m’en servir ?

— T’es pas plus bête qu’un autre.

Devant, Tourneur ne lâche pas la route. Contrôles à répétition, barrages militaires. On passe grâce au sauf-conduit, obtenu après des palabres avec le Gouvernement Général. Reste à savoir si les hommes de Keddha vont nous fouiller. Une chance sur deux. Le plan est simple. Pas de complications. Pendant l’interview, au bon moment, on saute sur Keddha. On crée une diversion, on balance les grenades si besoin. Faut agir vite, dès le début. Sauter, le choper, le prendre en otage. Ensuite, trouver Sarah. Est-elle prisonnière ? Libre ? On verra. Tourneur retournera à la voiture, prêt à démarrer. On embarque Keddha, direction les Français. Ou on le liquide en route, selon comment ça tourne. Selon l’état de Sarah.

— Regardez. Le lieu de rendez-vous. Droit devant.

Dans la poussière, une stèle, floue, sur le bas-côté. On y est.

Carnet algérien de Sarah Meyer

1957. J'écris assise sur une souche à demi calcinée. L'affrontement a été terrible. Ensuite il a fallu secourir les blessés. Autant le dire tout de suite, Moshé, le journaliste et surtout, oui, surtout... Hussein, sont morts. Autour de moi des soldats français mettent les cadavres dans des sacs (les leurs) et en enterrent d'autres à la va-vite. J'ai vu Hussein, la poitrine défoncée, le visage en bouilli, tiré par les pieds par deux jeunes militaires. Sa tête, ce qu'il en restait, rebondissait sur les cailloux. Un pantin. Où l'emmènent-ils ? Mais ce n'est plus Hussein, juste sa dépouille. Son souvenir, son âme, demeurent vivants en moi. Oui, il vit en moi. Ce souvenir et celui de Joab. Ensemble. Il y a encore un tas de choses qui brûlent un peu partout. La chaleur est accablante. Un capitaine français m'a parlé. Je crois que je lui ai assez mal répondu. Ari est blessé, grièvement. Je lui ai donné les premiers soins. Je ne crois pas qu'il puisse sauver son bras. La morphine a fait effet. Il a sombré dans un semi-comas agité. J'ai dû intervenir pour qu'on ne le maltraite pas davantage. Dire sa véritable identité et sa nationalité. Dire la raison de sa présence : me venir en aide. Quel gâchis. Pour Moshé, c'était trop tard, il l'avait déjà enterré dans une fosse commune en compagnie d'Arabes morts au combat. Auparavant ils avaient pris des photographies des corps. Pas possible de le déterrer, a dit le capitaine, je ne peux pas demander ça aux hommes. Plus tard peut-être... Qu'aurait pensé Moshé ? Enterré avec ses ennemis. Un hélicoptère se pose. La

poussière soulevée tourbillonne au-dessus de nos têtes avant de retomber sur nous. Je me protège les yeux tant bien que mal. Quand je relirai ce cahier, entre les pages, de la poussière des Aurès crissera, comme mes dents aujourd'hui. Je m'en souviendrai. Le journaliste, je le connaissais. Je l'ai tout de suite reconnu. Je l'ai rencontré sur le bateau qui m'amenait des États-Unis en France, à La Ciotat via Paris, il y a longtemps de cela. Je ne pense pas qu'ils m'aient reconnu, je portais le voile quand ils sont arrivés. Quelle surprise, et immédiatement, quelle peur. J'ai couru à leur rencontre. Hussein leur serrait la main. Il souriait. Je criais de toutes mes forces. S'en m'en apercevoir je criais en hébreu. Hussein s'est retourné vers moi. J'ai vu pour la dernière fois ses yeux qui me regardaient. Je n'ai pas eu le temps de les rejoindre. Les premières rafales ont éclaté. Les premières explosions. La terre qui se soulève. Je ne peux pas pleurer. Pas encore.

Dans l'après-midi, nous sommes allés, accompagnés par les militaires, à l'aéroport d'Alger. L'avion nous attendait, moteurs en marche. Ari, allongé sur une civière, fermait les yeux. Je les voyais courir, affolés, sous les paupières. Je tenais sa main. Nous sommes montés dans l'avion. Les passagers ordinaires étaient déjà installés. Une place avait été dégagée dans le fond de la carlingue pour installer le brancard par terre. Je me suis assise en tailleur à côté d'Ari. Personne ne m'a rien dit. L'avion a décollé pour Paris, j'ai senti la trépidation de l'acier dans tous mes membres. À un moment, Ari a ouvert les yeux. Il m'a regardée. J'ai voulu dire quelque chose, mais il a mis son unique main devant ma bouche. Puis il a refermé les yeux et s'est endormi.

Paris. Je ne sais pas où ils ont emmené Ari. J'ai eu la visite d'un membre de l'ambassade qui me conseille de regagner au plus vite les États-Unis. Peu aimable. Visiblement gêné.

Dans l'avion pour New York. Une semaine ne s'est pas écoulée que je suis en route pour l'Amérique. Qui suis-je ? Si Je est un autre comme dit le poète, cet autre est resté là-bas. Le problème est que je ne saurai définir ce là-bas avec précision. Alger ? Tel Aviv ?

La Guardia. Un froid piquant. Dans l'enceinte de l'aéroport. J'attends. Personne. Sur qui aurais-je pu compter ? Et maintenant ?

Antoine Béard.

1969. J'écarte le rideau. En bas, la rue, vendeurs ambulants, marchandises à la sauvette. Je regarde, je me lasse, je laisse retomber le rideau. Petite salle à manger. Sert aussi de bureau. Plafonnier allumé, même en plein jour. Sur la table, une lettre, coincée entre un classeur et une théière en terre. Elle m'aimante, cette lettre. J'y reviens, encore et encore. Je tourne autour, je la prends, la soupèse, la passe sous la lampe, la scrute, détaille le filigrane, la typo. Je m'assois, mains à plat, doigts écartés, la lettre entre. J'inspire, je relis tout, du début à la fin.

L'appartement, je l'ai eu après la guerre. Le nouveau pouvoir me l'a attribué, récompense pour services rendus aux rebelles. Décoré, pension minable, mais je survis. J'ai été marié à une Berbère, morte en couches, l'enfant aussi. Je vis de la pension et de petits trafics. Je parle arabe. Depuis 1962, invité à toutes les commémorations de l'Indépendance. Maintenant, on m'oublie. Au début, je connaissais tout le monde au pouvoir. Puis les têtes

ont changé. Les nouveaux, je ne les connais pas. L'indifférence s'est installée. Heureux qu'on me verse encore ma pension.

Je lis à voix haute la dernière phrase, papier à en-tête de la République Française : *Attendu ce qui précède, attendu les pouvoirs qui me sont conférés, attendu que l'exécution de la grâce présidentielle qui vous est accordée prend effet à compter de ce jour, je vous déclare libre de toutes les charges et condamnations qui pesaient sur vous et vous libère des peines qui ont été prononcées à votre encontre pour les faits reprochés.* Même émotion qu'à la première lecture. Libre ! Je suis libre de rentrer en France. Libre de revoir les miens.

Cette année, pas d'invitation pour la fête de l'Indépendance. Un signe. Il ne me reste plus qu'à faire mes bagages et traverser la Méditerranée. Je me lève, retourne à la fenêtre. Est-ce que je saurai me réadapter ? Mon passé va-t-il me lâcher une bonne fois pour toutes ? Je ferme les yeux. Je me souviens : dans le fourgon qui me menait de Climat de France à Barberousse, en face de moi, entre deux soldats, un indigène, visage tuméfié, la quarantaine. Ma condamnation à mort allait tomber, mais c'était la trahison d'Abdel qui me rongeaient. Le salaud. Il s'était servi de

moi et j'ai marché. Crétin. Soudain, un brouhaha. Le fourgon tangué. Par la meurtrière je vois la foule qui secoue la tôle, tape dessus. Les gardes blêmissent. L'un frappe le prisonnier. Tout s'emballe. Explosion. Fumée blanche. Détonation sèche. La porte arrière saute. Deux rebelles foncent, sautent sur les soldats. Brève bagarre. Les deux militaires à terre, morts. Le prisonnier soulevé, emporté. Moi, je bouge pas. L'homme dit trois mots en arabe à ses libérateurs. On me chope, on m'embarque. Je rouvre les yeux. Le temps a passé. La lettre est toujours là. Ce n'est pas un rêve. Je rentre chez moi, en France.

Fin de matinée, prêt à sortir. Le téléphone sonne. Un type du gouvernement algérien. Il veut fixer un rendez-vous. L'administration a reçu la copie du jugement de grâce. Il faut régler les papiers, envisager le rapatriement. Je raccroche. Ils n'ont pas traîné. C'en est fini de la pension. On me pousse dehors. Une époque se termine. Au fond, c'est tout ce que j'attendais. Rendez-vous ce soir, chez moi. Officieusement, dit-il. Ça veut dire bakchich. Je dois vérifier si j'ai assez de liquide pour graisser la patte à mon visiteur.

Ari.

Le combiné me brûle la main. En douceur, je le repose sur son socle et, presque à regrets, je sors de la cabine. Je retourne au comptoir finir mon café tandis que le bistrotier verse des apéritifs aux clients. Un immense plateau rond en laiton est suspendu au mur, de la crasse recouvre l'entrelacs des fines ciselures. Dans la salle, des consommateurs attablés jouent aux cartes, à la Ronda, d'autres aux dés ou aux dominos, d'autres encore lisent le journal. De la musique arabe et des mouches. Je commande un second café. Je sens dans mon dos tous les regards pointés sur moi. Ma manche pend à l'endroit de mon bras gauche et attire leur attention. C'est un catalyseur, un appât pour la curiosité malsaine des gens.

~

On le considère comme un handicapé. Ce bras, il l'a perdu ici dans ce pays, dans les Aurès, en mission pour l'Organisation avec Moshé, son ami et son partenaire. Des semaines que Moshé n'était plus le même. Des jours à ressasser, à ne plus dormir et à se ronger les sangs et pour quel résultat ? Ari ne sait même pas où il a été enterré.

~

Je règle mes consommations et sors. Le patron me salue d'un signe de tête. En bas de la rue, à quelques centaines de mètres, la mer brille. Je me rends à pied vers ce qui était autrefois la place du Forum face à l'immeuble du Gouvernement Général.

~

La décennie, Ari la passe à Tel-Aviv, dans l'ancien appartement de Joab racheté avec l'argent de la prime touchée en rentrant de sa dernière mission. L'appartement lui rappelle trop de souvenirs. Les murs, c'est certain, emprisonnent les souvenirs encore vivant de Joab, de Sarah, de Moshé, de Zeb et de combien d'autres encore ? Ari vit d'une pension versée par l'armée et d'une autre versée par l'Organisation et encore d'une troisième, civile celle-là. Les mois se succèdent et Ari devient vieux avant l'âge. Plus rien ne lui fait envie. Il ne fréquente personne, jusqu'à ce jour où il reçoit un appel de Biderman. Il est à Tel Aviv. Un soir, ils se rencontrent au restaurant. Ils mangent, boivent et parlent du bon vieux temps. Biderman dit à Ari qu'il a revu à plusieurs reprises Sarah à New York. Elle a un projet qu'il considère comme une bêtise absolue. « De la folie

pure, plaide-t-il sans trop de conviction, mais je crois que vous pourriez lui être utile. » Il se lève et se rend aux toilettes. Sur un bout de papier, il a noté l'adresse et le téléphone Sarah. Biderman ne revient pas. Vers minuit, Ari appelle New York. « Oui », répond la voix de Sarah légèrement voilée par la distance.

Antoine Béard.

Début d'après-midi. Terrasse d'un café. Des Arabes en groupe, verres à la main, discutent foot, dernières nouvelles. À côté, deux types jouent aux dominos. La rue est sale, trottoirs couverts d'ordures. Nuées de mouches, noires, vertes. Des gamins qui courent, qui crient. Un vendeur de clopes à la sauvette harangue les passants. Deux mauresques, cabas au bras. Je lève mon verre de pastis. Les glaçons tintent. Je bois. Tout ça va me manquer ? Je ferais pas mieux de rester à Alger et trouver un petit boulot ? Qu'est-ce que j'attends de l'entrevue de ce soir ? L'homme, un gratte-papier, connaît ma situation. Il va juste vouloir me soutirer un max de fric. Un chien aboie.

— Un autre pastis ! Fissa !

Le serveur s'approche, lent, sourire figé, chiffon sale sur l'épaule.

Ari.

Je glisse la manche vide dans la ceinture de mon pantalon.

~

Place du Forum, l'ancienne. Ari s'assoit sur un banc. Il a le temps. Des mois qu'il rumine. Des mois à se préparer. Il va finir le boulot. Punir le responsable. Moshé. Tourneur. Morts. Sarah, c'est autre histoire.

~

Tout ça, une excuse pour redevenir l'Ari d'avant ? Le combattant ? Le vrai ? En attendant, j'écris à Sarah. On s'appelle une fois par semaine, on fait le point. La tension monte. Aujourd'hui, elle est à Saint-Tropez, moi à Alger.

~

Ari s'endort sur le banc. Sa tête tombe, menton sur la poitrine. Quelques minutes d'un sommeil agité. Il sursaute. Un homme a posé une pièce à côté de lui. Rage, honte. D'un revers,

il balaie la pièce. Elle roule au sol. Son moignon lui fait toujours mal.

~

Tout avait bien commencé. Les fellaghas nous avaient menés au camp de Keddha. Tourneur, impeccable. Moshé, une boule de nerfs. Il grognait, attirait les regards. Une heure de montée. Les premières casemates. Sur place, Tourneur reconnaît Keddha. Il tend la main. L'Arabe serre, sort un paquet de blondes au chameau. Il rit, Tourneur aussi. Moshé et moi, en retrait. Moshé, crispé, n'aime pas ces salamalecs. Tourneur nous fait signe d'approcher. Keddha, mains croisées dans le dos, tranquille. J'avance. Deux trucs bizarres s'enchaînent. Une femme voilée court vers nous. Elle crie en hébreu. Les mots s'emmêlent, mais c'est bien de l'hébreu. Keddha se retourne. Les rebelles ne nous ont pas fouillés. Moshé sort son flingue, tire deux balles dans le dos de Keddha. Les rafales d'automatique partent une ou deux secondes après. Une brûlure atroce au bras gauche. Je tombe à genoux. J'aperçois Tourneur, tête entre les mains, la calotte a sauté, de la cervelle partout. Une grenade explose à dix mètres. Trou noir. Quand je me réveille, Sarah est penchée sur moi.

Antoine Béard.

Ari grimpe l'escalier. Devant la porte de Béard, il reprend son souffle. Béard ouvre, il entre. Salle à manger, fenêtre ouverte, air frais. Béard l'invite à s'asseoir. Ari s'assoit, manche gauche vide, bras perdu à la guerre. Entre anciens, on se comprend.

~

— Un verre ?

L'homme secoue la tête. Non. Il desserre sa cravate d'une main maladroite. Je vais à la cuisine, bois un verre d'eau, revient. L'homme l'attend, massif, veste grise qui penche à gauche, manche vide. Je m'assois, dos à la fenêtre, brise sur la nuque.

— Que puis-je pour vous ?

Je veux en finir, payer, passer à autre chose.

— Beaucoup, lâche l'homme.

~

Ari fixe Béard. Il cherche ce qui fait qu'un homme trahit. Son pays, sa cause. Pas un mercenaire, non. Pire. Un idéaliste, ces types qui finissent toujours dindons de la farce. Ari se lève,

besoin d'air, regarde dehors. L'appartement, Béard, tout lui donne la nausée.

~

Je me lève aussi, je suis le manchot des yeux.

— Ça va ?

Pas de réponse.

— Je crois que je suis heureux de rentrer en France. J'ai l'impression d'avoir gâché ma vie. Peut-être que là-bas, je trouverai la paix.

~

Ari se retourne. Béard en face, rien d'un terroriste. Maigre, blême, monsieur tout-le-monde. Ari glisse sa main dans sa veste. Soupir, presque doux. Ses doigts touchent la crosse.

~

Je le regarde, incrédule. Lumière du soir, silhouette du manchot en contre-jour, presque irréelle.

— Il fera bientôt nuit, je dis, pour meubler le silence.

~

Ari sort l'arme, la pointe. Deux veines battent sur son cou. Il attend l'éclair, ce millième de seconde avant de tuer.

~

Tout va au ralenti. L'arme, énorme, sort du poing. Bouche du canon, grotesque. Je ris. Rire nerveux, incontrôlable. Je me plie, je ris, je hurle.

~

Ari ne bronche pas. Il en a vu d'autres, des hommes qui rient à la mort.

~

Je me tiens les côtes, plié en deux. Mon cerveau turbine. Je vais mourir. Le rire devient cri, hurlement. Je me jette sur lui, bras écartés, buste bas, comme un rugbyman. Choc brutal. L'arme dévie, un coup part en l'air, un autre siffle, frôle mon épaule. Le chambranle cisaille l'homme à la cuisse. Il bascule dans le vide. J'agrippe le manchot et je pousse de toutes mes forces. On tombe, chute libre, on tourne, on vrille.

~

Dans la chute, Ari tire. Une balle dans le ventre de Béard, une autre, encore, avant de s'écraser sur le trottoir, enlacé à sa victime.

Sarah.

Sur la droite, derrière la vitrine, dans sa boîte dorée, le saint. Yeux noirs, globuleux. Il regarde l'allée centrale de la Miséricorde. L'église est fraîche. Dehors, juillet crame le village. Rues vides, fumantes. Sur le port, les cafés désertés. Le goudron sue, vapeur toxique. L'asphalte pique le nez, fait éternuer. La Miséricorde, c'est le repos, la fraîcheur relative. Les vitraux filtrent la lumière, parfum d'encens, de moisi. Sur l'autel, nappe brodée, croix en fer, Christ crucifié. Une plaque en marbre : *Ad usque fidelis*. Deux vieilles à genoux, rosaire en main. Moi, assise en retrait, je respire doucement. Je profite du calme, de la fraîcheur. Une heure plus tôt. L'homme, celui que je traque depuis douze ans, entre dans un immeuble. Rez-de-chaussée, coiffeur pour dames. Aux étages, des logements. J'éponge mon front. Qu'est-ce qu'une Juive fait dans une église ? Question idiote. La religion, ça ne compte pas. Église, synagogue, mosquée, aucune différence. Le bedeau passe. Pantalon troué au

genou. J'incline la tête, politesse. Les cloches sonnent deux coups. Deux heures. Bientôt, tout sera accompli. Ma vengeance, enfin. 1969. Dix ans. Dix ans que j'attends ce jour. J'ai tenté de refaire ma vie. La première année, retour aux États-Unis, boulot, routine. Impossible. Je coupe les ponts. Je cherche la vérité. Je la trouve par hasard, Aharon Biderman, croisé à Manhattan. Je serre mon carnet. Il tombe en lambeaux. Je l'ouvre, tourne les pages, doucement. Certaines ne tiennent plus, d'autres déchirées. Je relis mes notes, pour la millième fois. Je les connais par cœur. Mais tout s'efface. Les visages, les lieux, les mots. Ma mémoire part avec eux.

Rachid Bidiche.

Nicole sort de la cuisine, poêle en main, dans son petit appartement de la rue Allard, juste au-dessus d'un coiffeur pour dames. Toute la journée, le ronron des sèche-cheveux, les rires et éclats de voix des clientes montent. Deux steaks grésillent dans l'huile bouillante. Les enfants, Aïcha et Abdel, attendent. Faux jumeaux. Même visage, cheveux longs. Qui est la fille ? Qui le garçon ? Ils piaillent. Assis sur des chaises trop basses,

leurs mentons dépassent à peine la table. Nicole découpe la viande, divise les steaks en petits dés. Les deux se jettent avidement sur les morceaux.

~

Je monte les escaliers, palier du premier. Soleil dehors, les rues de Saint-Tropez sont inondées de lumière. Arrivé ici début 65, débarqué d'Alger. On m'avait fait comprendre que je n'étais plus le bienvenu là-bas. À l'Indépendance, j'avais un poste au ministère de l'Intérieur. Après 63, purge. J'ai tenu, puis on m'a poussé dehors, doucement.

~

Rachid s'arrête devant la porte. Oreille collée. À cette heure, les enfants sont à table. Nicole les fait manger avant eux.

~

J'ai rencontré Nicole une semaine après mon arrivée. Coup de foudre. Mariés trois mois plus tard. Les jumeaux ont suivi. J'ai choisi la France. Celle de mes études, celle que j'ai combattue pendant la guerre. Un drôle de retour. Grâce à mes contacts, j'ai eu un passeport au nom de Rachid Bidiche. Faux nom, nouvelle vie. Clé dans la serrure, je tourne, j'ouvre doucement. Pas de

bruit. J'entre. Les parents de Nicole, communistes, mais tropéziens pur jus. Grâce à eux, le mariage a marché. J'ai trouvé du boulot à la mairie, entretien, sous la coupe d'un ancien des bat'd'af. On a fini par bien s'entendre.

~

Dans la cuisine, Nicole rince la poêle. Les enfants finissent leur viande, profitent de l'absence de leur mère pour se balancer des boulettes de pain.

~

J'avance à pas feutrés. La sueur colle à mon cou. D'un coup, je bondis, cri strident. Les enfants sursautent, puis éclatent de rire. Ils sautent de leurs chaises, se jettent dans mes bras. Je les soulève, un, puis l'autre. Nicole arrive, bras au ciel.

— Tu vas finir par les faire s'étrangler !

— Penses-tu.

Les enfants m'embrassent, leurs bouches grasses, partout sur mon visage.

— Allez, les enfants, ça suffit. Finissez votre déjeuner, papa n'a pas beaucoup de temps. Il reprend à trois heures...

Sarah.

L'organiste balance du Bach. Les vitraux taillent la lumière en tranches de couleurs. Sur mes genoux, le carnet, dernières pages ouvertes. Feuilles noircies au maquis, écriture fine, penchée, griffonnée, presque illisible. Je relis.

Rachid Bidiche.

J'avale les dernières bouchées d'une daurade au four. Bonne, rien à dire. Aïcha et Abdel jouent dans leurs chambres. J'ai promis de les emmener chez des amis, trois gosses du même âge. Ils y passeront l'après-midi. Nicole va à la cuisine, revient avec un plateau de fruits. Il est un peu plus de deux heures.

— Rachid ?

— Hum...

— Abdel m'a demandé ce matin s'il était Arabe ou Français.

Elle a l'air soucieuse.

— Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Qu'il est Français. Mais que son père est Algérien, qu'il a la double nationalité. Je lui ai dit qu'il devra choisir à dix-huit ans.

— Hum... Il est encore jeune pour se poser ce genre de question, tu ne trouves pas ?

Je m'absorbe dans mon orange sanguine. Le jus coule entre mes doigts.

— Rachid, même à moi, ta femme, tu n'as jamais rien dit sur ton passé. Tes origines. Je sais si peu de choses sur toi, sur toi *avant*.

Nicole me regarde. Belle femme, brune, petite, mains délicates. En cinq ans, rien arraché sur mon passé. Pas une confession, même par accident.

— Hum...

Je me concentre sur mon orange. Jus qui goutte.

— Les enfants ne connaissent pas leurs grands-parents. Moi, je ne sais rien de la vie de mon mari. Tu ne crois pas que ton passé pourrait servir à construire tes enfants ? Et peut-être moi aussi...

J'enfourne un quartier d'orange, mastique. Nicole fait la tête. Je cherche la porte de sortie.

— On en reparlera une autre fois, d'accord ? Là, je termine mon orange, je bois le café et je file au boulot. Toi, tu prépares les enfants. Ça te va ?

Nicole repousse sa chaise, débarrasse sans un mot. Les enfants piaffent dans le vestibule. Il est moins le quart, j'embrasse Nicole.

— Promis, dimanche on en parle. D'accord ?

Nicole fait la moue, elle connaît mon talent pour esquiver. Elle lace les chaussures d'Abdel. Je prends Aïcha dans les bras, elle grimpe sur mes épaules, cuisses autour de ma tête.

— C'est pas juste, râle Abdel.

— Chacun son tour. Le tien après, je dis en lui ébouriffant les cheveux.

— Même pas vrai ! crie Aïcha en tirant la langue.

— Ça suffit, vous deux ! les rembarre Nicole.

Elle m'embrasse et me glisse à l'oreille :

— Je dois être une faible femme pour aimer un cachottier comme toi...

~

Sarah sort de l'église. Elle dégrafe son chemisier, aspire l'air brûlant. Cette chaleur, elle la connaît. Algérie, Israël. Compagne fidèle. Les murs fondent, les toits suintent l'huile, les fenêtres renvoient une lumière tranchante. La peau colle, le sel bouche les pores. 14 h 10, Sarah descend la côte de la Miséricorde. Atteint le port à 14 h 20. Yachts français à quai. Quelques curieux. Des flaques d'essence brillent sur l'eau. Une fillette tire la jupe de sa mère, réclame une glace. Sarah se dirige vers la rue Allard. Il est quatorze 14 h 30.

~

Je porte Aïcha sur mes épaules. Abdel râle, veut son tour. On descend l'escalier. Nicole nous souhaite bonne après-midi, la tête au-dessus de la rampe, nous regarde filer dans la rue.

— Tiens-toi tranquille, Abdel, ou je te ramène fissa à la maison.

Je pose Aïcha, elle râle aussi. Je les prends par la main, les entraîne. 14 h 47. Je les bouscule, faut suivre le rythme. Ils se tirent la langue, montrent les dents. Abdel s'emmêle, tombe lourdement. Petit cri. Je le relève, pas de douceur.

— Voilà ce qui arrive quand on fait l'imbécile. Du calme, maintenant.

— Mais j'ai rien fait, minaude Aïcha.

14 h 50.

~

Sur le trottoir d'en face, Sarah les observe. Elle traverse, se rapproche, dix mètres à peine. Rachid s'avance. Sarah fait un pas de côté, barre le passage. Les enfants la regardent, intrigués. Quelle drôle de grande personne, à jouer comme ça, en pleine rue, avec leur père. À quoi ? À chat ? Aux gendarmes et aux voleurs ?

~

— Entre les jambes ! crie Abdel à sa sœur.

Je les retiens fermement par la main.

Sarah.

Dans mon poing, un petit revolver. Une arme de femme, dit-on. Minuscule, on dirait un jouet, inoffensif. Rachid lève les yeux. Il hésite, puis il me reconnaît. J'ai peu changé. Il voit l'arme, le canon braqué sur son ventre. Il regarde ses deux

gosses, intrigués par le pistolet. J'avale ma salive. Les murs jettent une ombre en biais, qui avance lentement.

— Abdel, je souffle, voix étranglée.

Le gamin répond.

— Comment elle connaît mon prénom, la dame ?

— Elle parle d'un autre Abdel, mon chéri.

Rachid se tourne vers moi.

— C'est bien ça, Sarah ?

Carnet algérien de Sarah Meyer

J'ai collé cette feuille volante avec du Scotch à la suite de mon journal. Je suis sur le bateau-navette qui relie Saint-Tropez à Sainte-Maxime. L'étrave fend l'eau et la fait bouillonner. Les lèvres de l'écume sont lapées par la mer d'un noir de jais. Et le vent dans les cheveux. Quel bonheur. Arrivée à Sainte-Maxime je ne sais pas très bien ce que je ferai. Ce que je sais, c'est que je suis libérée. Libre. Toutes les tensions, les frustrations, qui me hantaient depuis des années se sont envolées. Elles ont fondu au soleil. Je sens mon corps revivre. Je suis follement heureuse. Et pourtant... J'ai tenu sous la menace de mon revolver Abdel Daali. Je n'avais qu'à appuyer sur la gâchette pour l'abattre. Il était devant moi, à ma merci. Rien à faire de ses mômes. Abdel, l'assassin d'Hussein. Le traître. Je le tenais. Et puis soudain il a dit : Excusez-moi, laissez-moi passer, je dois conduire ma fille et mon fils chez des amis. Les deux gosses m'ont regardée en souriant. Le garçon me montrait les dents. La petite fronçait les sourcils comme si elle essayait de comprendre. Comment s'appelle-t-elle ? ai-je demandé. Aïcha, il a répondu, puis il a ajouté : Peut-être vous souvenez-vous de l'Aïcha dont je vous avais parlé au camp ? Celle qui a sauté par la fenêtre... me suis-je souvenu. Celle-là même... Puis-je passer maintenant, nous allons être en retard ? Je ne saurai raconter avec exactitude la suite. Je me souviens à peine. Il m'a contourné avec ses enfants. Lentement. En passant à côté de moi, il a lâché la main de son fils et l'a posée sur la

mienne qui tenait l'arme. Il a chuchoté : Tout est terminé maintenant, rentrez chez vous, refaites votre vie, c'est fini. Je ne me suis même pas retournée pour les voir s'éloigner. Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, sur le trottoir, immobile. Les gens me croisaient, me bouscullaient. Quand l'ombre plus fraîche des immeubles m'a heurtée de plein fouet, je me suis comme réveillée d'un mauvais rêve. Différente. Lavée. Purifiée. Plus rien ne comptait pour moi que vivre. J'ai jeté l'arme dans la méditerranée avant de monter sur le bateau. J'ai décidé de ne plus être Sarah. Je redeviens Kitty.

Mon Dieu que le ciel est bleu !

Kitty.

Je referme le carnet. Ma paume à plat sur la couverture. Le port de Sainte-Maxime approche, à portée de main. Le bateau ralentit. Des passagers se lèvent, veulent gagner l'avant. Un homme d'équipage leur demande de rester assis, manœuvre oblige. Sur la passerelle, je suis la dernière à descendre. Pieds sur le quai, souffle court.

~

Kitty balance le journal de Sarah dans l'eau huileuse du port.

Elle le regarde flotter, quelques secondes.

Deux mètres encore, la terre ferme, tout près.